

**Relations culturelles franco-hongroises**  
**au XIXème siècle**



**Le premier article en français  
sur la littérature hongroise:  
le *Mercure Etranger* en 1813**

En 1947, à Budapest, Sándor Márai écrit dans son journal:

"... C'est un monde sauvage et amer, ici à la maison. Ce bouillon de hongrois, composé de souabe, de juif, de slave, quel bouillon amer! Mais il a de la force, un véritable goût. Si quelqu'un plonge sa cuiller dedans, il sent que tous les autres repas n'ont pas de saveur.

Sur quelques écrivains exportés, le monde peut connaître quelques informations, le monde connaît quelques uns de nos classiques – Petőfi, Jókai, mais seulement le nom, pas l'œuvre – et la génération d'Arany et plus tard celle de *Nyugat* se sont perdues sans écho dans la littérature mondiale.

On ne peut pas expliquer cette fatalité par le seul mystère de notre langue solitaire. Trois millions d'hommes parlent norvégien, mais le monde entier connaît les noms de Knut Hamsun et d'Ibsen. On ne peut pas tout expliquer non plus par le fait que nous n'aurions pas de traducteurs. Quelquefois, nous en avons et ils traduisent les œuvres essentielles de nos meilleurs écrivains des temps modernes, en allemand, en anglais, en français. Les plus belles œuvres en prose de Mikszáth, de Babits, de Kosztolányi, de Móricz ont paru dans des langues universelles. Et pourtant, la littérature hongroise n'existe pas dans le monde. La solitude linguistique, le manque de traducteurs, ou le tout ensemble n'explique pas ce destin sourd et tragique. Probablement la littérature hongroise, dans son contenu le plus mystérieux – peut-être dans l'esprit de sa langue solitaire, pleine de beauté orientale et lointaine – quelque part, dans quelque endroit, ne se rattache pas à la littérature mondiale".<sup>1</sup>

Dans ce qui suit, nous allons essayer de présenter pourquoi et comment la Hongrie et sa littérature sont restées plus inconnues que

---

<sup>1</sup> MÁRAI, Sándor (1900-1989): *Napló (Journal) 1945-1957*. Budapest, Akadémiai Kiadó – Helikon Kiadó, 1990, 47. La traduction de l'extrait cité est de l'auteur de l'article, inédit.

périphériques du goût français. En même temps nous montrerons les efforts faits en France dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle pour faire connaître la langue et la littérature hongroises et plus généralement la Hongrie.

Au XVIII<sup>ème</sup> et dans la première partie du XIX<sup>ème</sup> siècle, la France est indifférente aux littératures des autres peuples qui ne l'ont pas influencée directement. En ce qui concerne la littérature hongroise, ce phénomène est encore plus profond que pour d'autres littératures. Bien que la littérature hongroise eût existé et eût pu être connue au XVII<sup>ème</sup> siècle, il a fallu attendre la fin des années 30 du XIX<sup>ème</sup> siècle pour en avoir un aperçu en France.

L'Empire des Habsbourg masquait l'ensemble comme Montesquieu en témoigne en son temps. Pourtant dans l'histoire croisée des deux pays, nous pouvons trouver de beaux chapitres: des mariages princiers du Moyen Age à la période de Louis XIV, de Peyre Vidal à Voltaire ou Rousseau en passant par Rákóczi, Fekete ou Teleki.<sup>2</sup>

Au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la France sent pourtant le besoin de l'ouverture, dans le cadre du romantisme naissant, afin de connaître d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres littératures. Les regards se tournent d'abord vers le Nord, puis vers le phénomène Ossian. Les *Mille et une Nuits* et le *Gulistan ou l'Empire des Roses*<sup>3</sup> enrichissent la littérature française du folklore arabe de l'Orient et de l'Extrême Orient.

---

<sup>2</sup> TRONCHON, Henri: "Les débuts de la littérature hongroise en France" in *Revue des Etudes Hongroises et Finno-ougriennes*, 1925, chap.I, 165-166

<sup>3</sup> Les *Mille et une Nuits*, le recueil de contes arabes, a été traduit par GALLAND, Antoine (1646-1715), orientaliste, professeur au Collège de France en 1704.

*Gulistan ou l'Empire de la Rose*: œuvre du poète persan SAADI (1184? 1193?-1290). RYER, André du (1580?-1660), diplomate, orientaliste, l'a traduite en français à Paris en 1704.

Les *Mille et une Nuits* et Saadi: LAFFONT-BOMPIANI: *Dictionnaire des œuvres*, Robert Lafont, 1980. VAN TIEGHEM, Philippe: *Dictionnaire des littératures*, Quadrige/PUF, 1968. BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre de; COUTY, Daniel; REY, Alain: *Dictionnaire des littératures de langue française*, Bordas, 1987.

La traduction française de l'œuvre de Lowth<sup>4</sup> sur la littérature hébraïque prépare la voie à la bible que Chateaubriand et Madame de Staël sauront faire entrer dans les âmes.

L'Amérique, les îles lointaines colonisées font leur entrée dans la littérature française. Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virginie*) et Parny (*Les Madécasses*)<sup>5</sup> conduisent les lecteurs dans les grandes îles du sud-est de l'Afrique. La presse de cette fin de siècle aide aussi à trouver une place à cette littérature exotique.

Au même moment, la France s'intéresse à ses plus proches voisins. L'Angleterre succède à l'Allemagne. La littérature cherche en France et à l'extérieur la force de sa création poétique dans les chants primitifs. Les patois de France, Walter Scott, les Romancero, les ballades du Nord ou les chansons du Midi, les débats sur Homère montrent la diversité des goûts liée à l'exigence de connaître. L'œuvre de Fauriel<sup>6</sup> semble clore le cycle des découvertes peu scientifiques.

La Hongrie, malgré les récits ou les correspondances de ses voyageurs (Fekete de Galantha, Teleki), ainsi que certaines "sympathies jacobines" n'arrive pas à intéresser les Français de cette période. La France établit pourtant des relations avec les voisins de la Hongrie. Le mouvement en faveur de l'illyrisme fait connaître la *Guzla*. Les journaux *le Catholique* et *le Globe* popularisent cette œuvre en publiant des commentaires sur le recueil de chants de Vuk Stefanovič. Dans son recueil *Littérature et Voyages* (1832) Jean Jacques Ampère s'occupe de la littérature bohémienne. La Pologne et la Russie trouvent leur place dans les "Anecdotes du Nord" de *l'Année littéraire*. Vers les années 1800, le public français avait à sa disposition une mythologie slavonne.

---

<sup>4</sup> LOWTH, Robert: *De sacra poësi Hebræorum*. Oxford, 1753. ROGER, François (1776-1842) l'a traduit du latin en français en 1813.

<sup>5</sup> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814): *Paul et Virginie*, 1788.  
PARNY, Evariste Désiré de Forges (1753-1814).

<sup>6</sup> FAURIEL, Claude (1722-1844), ami de Mme de Staël, de Schlegel, de Manzoni. Il édite son livre *Chants populaires de la Grèce moderne* en 1824-25. Il donnait des cours d'histoire comparée des langues au Collège de France. Ses œuvres ont contribué à faire connaître la littérature étrangère. (D'après les dictionnaires encyclopédiques cités dans la note 3).

H. de Coiffier imite les romans du Nord. Le russe trouve d'ardents défenseurs. Les journaux: *l'Epoque* et *le Globe* se firent de zélés défenseurs de la Pologne insurgée dans les années 30.<sup>7</sup>

Quant à la Hongrie, elle est mentionnée de façon fort rare et toujours allusive. Par exemple, dans la préface de ses *Chants populaires serviens* (1834), Elise Voïart consacre quelques mots à l'histoire de la Hongrie.<sup>8</sup>

La langue hongroise reste inconnue et ignorée. *L'Essai sur les langues* édité en 1777 en fait mention, mais seulement pour la rattacher aux langues "cosaque, albanoise, finlandaise, irlandaise, galoise, biscayenne".

*L'Encyclopédie* pour sa part, contribue à faire connaître les langues lointaines en s'occupant de l'arabe, du turc, de l'hébreu ou du chinois. Mais en Europe, la langue hongroise n'est qu'un dialecte de la "langue esclavonne" au même titre que les langues de Bohême, de Pologne ou de Russie.

A la fin de la Révolution française, Bonald,<sup>9</sup> par réaction au jacobinisme, défend le régionalisme dans son œuvre *Théorie du pouvoir politique et religieux* et traite la langue hongroise comme un des patois de l'Autriche.

En 1813, le *Magasin Encyclopédique* annonce l'œuvre de Büsching *Recueil des Traditions populaires*, qui fait allusion à la Hongrie. C'est le *Mercur Etranger* paraissant pour la première fois en 1813 qui consacrera plusieurs articles à la langue et la littérature hongroises sous la plume de Charles de Bérony. Nous reviendrons plus tard sur cet événement éditorial. Mais cette initiative n'est pas poursuivie au cours des vingt années qui suivent. Seules quelques rares feuilles donnent de la Hongrie des nouvelles brèves, fragmentaires et souvent sans intérêt.

---

<sup>7</sup> Dans l'article cité de Tronchon, chap.II.

<sup>8</sup> Tronchon, idem.

<sup>9</sup> BONALD, Louis de (1754-1840), écrivain et philosophe. Son ouvrage *Théorie du pouvoir politique et religieux* est paru en 1796. vol.III, 44.

Les premières informations permettant à la France de découvrir la littérature hongroise proviennent d'Allemagne.<sup>10</sup> Il faut attendre les années 40 pour pouvoir lire autre chose que des articles superficiels. Cette période marque alors un tournant important.

Ce ne fut pas un événement tragique de l'histoire internationale qui mit la Hongrie au premier plan, ce sera pour plus tard. Un simple événement d'ordre géo-économique attira sur elle les esprits français distingués: le Danube navigable d'un bout à l'autre.

L'intérêt français pour la Hongrie se renforcera avec les événements de 1848-49, mais cela est déjà une autre histoire.

Nous pouvons donc voir que de 1780 à 1830-40, pour la connaissance de la littérature hongroise en France, c'est le désert presque total avec une seule oasis que nous allons détailler maintenant.

En reprenant les mots de Márai dans ses articles du *Mercurie étranger*, Batsányi a permis à certains Français de "plonger leur cuiller" dans la littérature hongroise.

Comme il a été dit plus haut, on ne peut guère tenir compte du faible intérêt manifesté au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il faut attendre la vague des émigrés consécutive à la Révolution et à la Guerre d'Indépendance de 1848-49. Cette première moitié du siècle est moins un plat "dédiétique" qu'un plat plutôt "maigre" qui précède l'époque du Compromis (1851-61) et la vague d'enthousiasme pour la littérature hongroise des années 1879-89. Si la littérature hongroise "a de la force, un véritable goût" à l'ère de la Réforme, on ne la connaît en France que dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans des traductions toutefois le plus souvent médiocres.

Les conditions matérielles de la presse existent depuis le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Des périodiques commencent à se spécialiser dans la littérature étrangère: *Bibliothèque Anglaise* (1717-1728) et *Bibliothèque Britannique* (1733-1747) qui lui succède, puis *Journal*

---

<sup>10</sup> Par exemple: *La Revue Britannique* a paru à Paris à partir de 1825. Son but était de faire connaître la littérature et la culture anglaises.

*La Revue Germanique* fondée en 1826. Après quelques changements, elle paraît à partir de 1868 sous le titre de *Revue Moderne*.

*Historique* (1732-1733). A vrai dire c'est le *Journal Etranger* (1754-1758, 1760-1762) qui se spécialise pour la première fois dans la littérature étrangère. Parmi ses fondateurs, se trouvent l'abbé Arnaud (1721-1784) et J.-B.-A. Suard (1733-1814) qui crée la *Gazette Littéraire de l'Europe* (1764-1766). Dans la préface du journal ils écrivent:

"... point commun de réunion, où toutes les connaissances acquises viennent s'éclairer mutuellement; où les génies des diverses nations viennent se réunir pour instruire l'univers, où les écrivains de tous les pays viennent épurer leurs goûts en les comparant, où le public cosmopolite puise des mémoires impartiaux pour décider, s'il le faut, ces vaines disputes de préférence qui divisent les peuples de l'Europe."<sup>11</sup>

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, des journaux partageant les mêmes buts se multiplient et se spécialisent peu à peu.

La *Revue Britannique*<sup>12</sup> fondée en 1825 traduit et adapte des articles des magazines anglais pour faire connaître la culture et la littérature anglaises. Dans les numéros de septembre 1835, de février et de juin 1837, il est question de la littérature hongroise ("Mouvement de la littérature en Hongrie, depuis le neuvième siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours").

La première étude en langue française qui présente la langue et la littérature hongroises est publiée à Paris dans le *Mercure Etranger*, dont le titre entier était *Mercure Etranger ou Annales de la Littérature Etrangère*. Il paraît entre 1813 et 1816 en quatre volumes. On peut le considérer comme le successeur du *Journal Etranger*, car Amaury-Duval le rédige selon les mêmes principes. Son but est de faire connaître les littératures des nations différentes. Au sein de la rédaction se trouvent des membres de l'Institut Impérial de France, comme Langlès, Ginguené et Amaury-Duval, et aussi Vanderbourg, Sevelinges, Durdent, Catteau-Calleville et d'autres littérateurs, français ou étrangers. Parmi ces derniers se trouve János Batsányi. Grâce à lui, la langue et

---

<sup>11</sup> Sur la presse et les périodiques français, voir notamment: BRUNEL, Pierre; PICHOLS, Claude; ROUSSEAU, André-Michel (1983): *Qu'est-ce que la littérature comparée?* Armand Colin, chap. "La Presse", 49-51.

<sup>12</sup> Cf. note 10.

la littérature hongroises sont présentées au fil des numéros à côté d'autres informations sur la Hongrie.

Les principes de la rédaction sont les suivants:

"Etablir entre les nations qui cultivent les lettres des relations plus faciles, une correspondance continue et plus active; fixer un centre, un foyer commun où les lumières, éparses en Europe, seront réunies, conservées pour l'avantage général: tel a été notre principal but lorsque nous avons entrepris de publier un journal de littérature étrangère... Ces systèmes littéraires plus ou moins différents, leurs causes, leurs résultats méritent d'être observés, médités: ils pourront, sans peine, être comparés les uns aux autres, à l'aide des exemples que nous citerons, des renseignements que nous aurons recueillis, enfin des productions de tout genre que nous mettrons sous les yeux des lecteurs."<sup>13</sup>

Dans la suite de la préface, on constate que le plus grand obstacle de la communication entre les peuples vient de la différence des langues. Ils annoncent que cela va disparaître car leur journal est écrit dans une langue connue pour sa clarté qui en garantit l'universalité. On écrit d'une façon pathétique que les muses seront aussi respectées pendant la guerre (en 1813, nous sommes en plein dans les guerres napoléoniennes). On exprime l'espoir que les relations ne se déchirent pas entre les peuples qui se combattent, et même que la connaissance de la littérature de l'autre pourra augmenter la compréhension mutuelle.

Avec la création du journal, on s'efforce de faire connaître les auteurs étrangers et leurs œuvres, ce qui représente un avantage sur les autres périodiques de l'époque, nettement insuffisants (*Journal de la Littérature Etrangère* et *Bibliothèque Britannique*).

Amaury-Duval présente aussi la structure des numéros:

1. *Mélanges*: extraits de poèmes et de textes en prose de langues différentes.
  2. *Analyses*: analyse des plus importantes œuvres parues à l'étranger.
- Dissertations*: problèmes concernant les sciences et les arts, extraits des publications des Académies.

---

<sup>13</sup> *Mercurie Etranger*, 1813, préface, 3

*Notices*: le goût des peuples différents, leur histoire, les personnages célèbres.

3. *Gazette littéraire ou Extraits des Journaux étrangers*: notes biographiques, anecdotes, etc...

Enfin on demande aux lecteurs d'avoir la patience d'attendre la réalisation de tous ces buts, en tenant compte des difficultés inhérentes aux sphères d'activité des correspondants étrangers.<sup>14</sup>

Les conditions de la réalisation des articles sur la littérature hongroise en langue française se trouvent dans la biographie de leur auteur János Batsányi (1763-1845). Parmi ses données biographiques, je ne relèverai que la période postérieure à la découverte de la conspiration jacobine.

Emprisonné dans la forteresse de Kufstein il eut pour compagnon de captivité un dénommé Maret qui était là sur ordre de l'Empereur François II. D'après ses recherches, Ignace Kont<sup>15</sup> nous apprend que lors de l'occupation de Vienne en 1809 par les troupes napoléoniennes, Maret, le nouveau prince de Bassano, demanda à son ancien compagnon de captivité Batsányi de traduire en hongrois la "Déclaration de Napoléon au peuple hongrois". Batsányi quitte Vienne à la suite de l'armée napoléonienne et s'installe à Paris. En 1811, il reçoit 2000 francs de rente à vie. Lors de l'occupation de Paris par les Autrichiens, il est emmené à Dijon et à Brünn, puis incarcéré au château du Spielberg.<sup>16</sup> Pour le présent article, c'est son séjour de cinq ans à Paris qui nous intéresse. Son activité la plus notoire est la collaboration au *Mercure Etranger*.

Dans le premier volume de l'année 1813 à la page 104, les articles présentant la langue et la littérature hongroises sont signés du nom de Charles de Bérony. Ce pseudonyme, selon les recherches, peut

---

<sup>14</sup> *Mercure Etranger*, 1813, préface, 4-10

<sup>15</sup> KONT, Ignace (1913): "La première étude française..." in *Mélanges*, Picot, vol.I. 175

<sup>16</sup> *Magyar irodalmi lexikon*, sous la direction de BENEDEK, Marcell, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963, vol.I, 478

avoir plusieurs origines.<sup>17</sup> En préfaçant cette série d'articles, il expose la richesse de la langue hongroise:

"...la littérature hongroise. C'est une mine inconnue, mais très riche à exploiter. Les écrivains tant Français qu'étrangers se sont peu occupés jusqu'à présent de la langue et de la littérature des Hongrois. On ne peut attribuer cette indifférence pour une nation aussi intéressante qu'à l'ignorance presque générale où l'on est de sa langue, très peu répandue en Europe: de là ce silence profond que les écrivains français et autres ont gardé depuis environ cinquante ans sur un pays digne d'être mieux connu. Cependant la nation hongroise appartient à la grande famille européenne; elle a des hommes savants et distingués dans la littérature: la poésie est cultivée chez elle avec beaucoup de succès; sa langue est riche et harmonieuse, et parmi toutes les langues européennes elle seule a l'avantage d'avoir une prosodie semblable à celle du grec et du latin..."<sup>18</sup>

L'œuvre de Batsányi se décompose en quatre parties:

- *Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois* (volume 1, 174-188)
- *Suite des observations sur la langue et la littérature des Hongrois* (volume 1, 218-225)
- *Examen de plusieurs poèmes hongrois et traduction de quelques fragments de ces poèmes* (volume 1, 355-363)
- *Suite des observations sur la littérature hongroise* (volume 2, 32-37)

Dans les deux premières parties, il s'occupe de l'origine des Hongrois, il retrace en quelques lignes l'histoire de la Hongrie puis mentionne les imprimés les plus anciens depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle. Il se plaint de ce que les auteurs français surtout les géographes, ne connaissent pas les Hongrois (Vosgien, Depping). Ils confondent les Hongrois avec les Allemands ou avec les Slaves. En cela les Français ne se distinguent pas de leurs confrères étrangers.

Mais les Hongrois font partie de la grande nation européenne depuis plus de 900 ans et, à ce titre, ils méritent d'être reconnus. Il replace aussi le rôle de "bastion de la chrétienté" qu'on a bien voulu accorder à la Hongrie. Mais depuis que le danger venu de l'Est a

---

<sup>17</sup> Dans l'œuvre citée de Kont, voir sa note p. 478.

<sup>18</sup> *Mercur Etranger*, 1813, 103-104

disparu, pour l'Occident, la Hongrie n'est plus qu'une simple province de l'Autriche. Depuis *L'Histoire générale de Hongrie...* de Sacy parue en 1778, il n'y a plus aucune mention véritable de notre patrie.

Après ces réflexions historiques, il présente la langue hongroise. Il n'était pas à proprement parler un linguiste. Il précise quand même, ce qui est remarquable pour l'époque, que des chercheurs ont trouvé des analogies entre la langue hongroise et les langues lapone, finnoise et hébraïque. Pour illustrer sa démonstration, il donne une liste de concordances avec le lapon-finnois: vár-vár, voj-vaj..., avec l'hébreu: pazár-pazárló, parazi-paraszt, etc., il s'occupe aussi de la prononciation hongroise.

Avec plus de détails et sûrement de connaissances, il présente la littérature hongroise renaissante à la fin du XVIIIème siècle. Il cite des textes, les traductions de Virgile par Dávid Baróti Szabó (1739-1819), des textes traduits du grec par József Rájnis (1741-1812) et une traduction manuscrite de *L'Henriade* de Voltaire.

La troisième et la quatrième partie sont consacrées à la littérature hongroise. Batsányi présente les œuvres de Miklós Révai (1749-1807), de Benedek Virág (1752-1830) et aussi ses propres œuvres. Il cite plusieurs traductions ainsi que son poème "*A rab*" ("*Le prisonnier*") écrit au cours de sa captivité en 1795. Il mentionne aussi sa traduction d'Ossian.

Dans le deuxième volume, il écrit un article détaillé sur Gyöngyösi (1629?-1704) dont il présente l'activité poétique et l'œuvre. Il promet de faire connaître au public français son poète préféré: Faludi (1704-1779). Mais ayant quitté la revue, il ne peut réaliser ce projet.

Ces initiatives marquantes qui ont permis une première connaissance de la littérature hongroise n'eurent pas de suite dans le *Mercure Etranger* après le départ de Batsányi.

Cet effort pour gagner un nouvel espace de connaissance à la littérature hongroise ne se renouvellera que dans les années 1840.

La parution de cette première étude en langue française sur la littérature hongroise a eu le mérite d'ouvrir un horizon nouveau et des possibilités qui furent exploités par la suite.

János KOROMPAY H.

Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

## Les antécédents de la première traduction de Baudelaire dans l'histoire de la critique hongroise

"Après la reddition de Világos la littérature hongroise ne prend plus en compte, dans son évolution, les faits les plus essentiels et les plus marquants de la littérature mondiale de l'époque. Les poètes et les écrivains contemporains de Arany font abstraction de toutes ces conquêtes que l'on rattache aux noms de Tolstoï et de Flaubert pour le roman, de Baudelaire pour la poésie et d'Ibsen quant au théâtre".<sup>1</sup> C'est en ces termes que l'histoire en 6 volumes de la littérature hongroise résume l'ère de Arany. Cependant, avait-on conscience, à l'époque, des horizons nouveaux qui venaient de s'ouvrir avec les exemples ci-dessus? Dans quelle mesure était-on informé de la littérature mondiale? Et quelle en fut son influence sur les milieux littéraires hongrois?

A propos de Flaubert, par exemple, le *Pesti Napló* fournit relativement tôt des informations: le numéro du 9 septembre 1857 annonçait que "Flaubert avait écrit un nouveau roman, dont le sujet se trouvait être l'Education sentimentale". Quant aux revues dirigées par Arany, "elles citaient le nom de presque tous ceux que les grands journaux européens considéraient alors comme jouant un rôle prépondérant dans la littérature mondiale"<sup>2</sup>: Tourgueniev, Storm, Keller, Poe, ou encore Flaubert et Baudelaire.

L'information circulait donc. Il est cependant essentiel d'en cerner les caractéristiques et les répercussions, ce qui, dans le cas de Baudelaire, doit se faire à partir de l'étude des différents comportements face à la poésie. Mais pour cela il est nécessaire de dégager quelques points de comparaison.

"... Moi, qui, en tant que critique, lutte avant tout pour le sérieux et la sincérité, sans lesquels toute poésie est impossible, et que je vois si souvent piétinés, je suis porté à dire à nos poètes: soit, ayez le mal du siècle, la tête haute, l'ironie aux lèvres, le cœur insatisfait, tombez dans le désespoir, si vous ne savez vous enthousiasmer, haïssez, si vous

---

<sup>1</sup> *A magyar irodalom története IV* sous la direction d'István Sőtér (1965): Budapest, Akadémiai Kiadó, 61

<sup>2</sup> NÉMETH, G. Béla (1976): "Arany folyóiratainak világirodalmi tájékoztatójáról", in *Léharc és nemzetiség*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 450

ne pouvez aimer, mais, de grâce, n'affectez pas ce que vous ne ressentez pas vraiment et de toute votre âme. ... Mais avant de vous adonner au mal du siècle, sachez que pour l'éprouver il faut d'abord savoir douter, et que c'est le résultat d'une certaine culture philosophique, que vous nommez méticulosité; sachez qu'il faut d'abord avoir vécu certaines choses, que vous pourriez à peine traverser et qu'il n'est de toute façon pas recommandé d'essayer; sachez aussi, qu'il y faut des rêves pénétrés d'idéaux et des humeurs profondes, que vous-mêmes ne jugez ni hongrois, ni virils; enfin, n'oubliez pas que la lassitude et la naïveté, le mal du siècle et la poésie populaire sont des choses contradictoires et qu'il n'est pas possible de jouer ces deux rôles à la fois".<sup>3</sup>

Ces lignes de Pál Gyulai datent de 1855, et si quelqu'un en avait recueilli les enseignements, il n'aurait pas été très loin de l'univers baudelairien, ou tout au moins de celui de ses précurseurs. Cette "culture philosophique", ce vécu, cette "humeur profonde", qui constituent la base de la poésie de Baudelaire, n'existaient pas en Hongrie, ou alors sous une autre forme: la vision du monde, l'expérience, la manière de vivre, les facteurs déterminant la façon et l'arrière-plan de tout cela étaient radicalement différents. Néanmoins, s'il est possible de confronter l'évolution de deux littératures étrangères sur une même période, nous trouverons dans les articles du *Szépirodalmi Szemle*, entre autres, les éléments essentiels, qui semblent les plus susceptibles d'être comparés aux conceptions poétiques de Baudelaire.

Avant tout sous un rapport négatif. A savoir, ce que toutes deux excluent de la notion de poésie et ce, jusqu'à quel point? C'est sous cet angle que s'établira pour une grande part la comparaison.

La critique polémique de Gyulai, pour faire valoir "le point de vue esthétique", se dresse contre "l'encensement de l'orgueil national", contre l'inclination à être moraliste, et contre toute "esthétique artisanale" exigeant du poète une "robuste santé". Il s'élève donc contre les excès d'ordre politique ou pédagogique, et ne reconnaît la légitimité de ces tendances que dans la mesure où "l'orientation" morale, sociale ou politique se confond étroitement avec le "but poétique" et les "formes artistiques".<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> GYULAI, Pál (1908): "Szépirodalmi Szemle", in *Kritikai dolgozatok 1854–1861*, Budapest, 199-200

<sup>4</sup> *ibid.* 82, 153, 195

Tandis que Gyulai, prenant le parti de l'esthétique, affirme que sans cela, il n'y a pas de poésie et que, par ailleurs, elle n'est conciliable qu'avec une tendance politique ou morale se faisant valoir uniquement au sein de l'œuvre et se préservant des excès, Baudelaire va beaucoup plus loin, et au nom de l'exclusivité des considérations esthétiques, rejetant toute tendance de ce genre, il proclame l'autonomie de la beauté, l'indépendance de la poésie: "La poésie (...) n'a pas d'autre but qu'Elle-même".<sup>5</sup>

Certains, en Hongrie, adoptèrent des points de vue analogues, comme par exemple Ferenc Pulszky, dans sa critique du roman de József Eötvös, *A falu jegyzője*. Pour lui la poésie ne peut être "au service de la morale", ni un "institut de rééducation morale" représentant des "vues utilitaires"; le joug politique est tout aussi inacceptable. "La poésie porte son but en elle-même, et chaque fois qu'elle est utilisée comme outil, sa noble nature s'insurge contre cet asservissement". La tâche du poète est "de créer et cette création ne peut se réaliser que sans intermédiaire, auprès du libre envol de l'imagination, ne reconnaissant d'autre limite que celle de la beauté. (...). La poésie engagée n'est déjà plus de la poésie".<sup>6</sup>

Erdélyi János y ajoute un point essentiel: "Quand on enseigne que l'art a un but en lui-même, cela revient à *nier*, que l'art puisse être un simple instrument (...) et à *affirmer*, que son objet est de révéler la vérité sous une forme artistique sensible".<sup>7</sup> Il cite aussi Ferenc Kölcsey: "Les beaux-arts ne peuvent viser autre chose que la beauté, et ce fut l'une des erreurs indéniable de Sulzer que d'avoir voulu en considérer toutes les branches sous un aspect moral".<sup>8</sup>

Kölcsey proclamait la notion de l'indépendance et de l'autonomie de la beauté sur les traces de Kant, or ce fut Kant également qui apporta les fondements suprêmes de l'idéal esthétique de *l'art pour l'art* de Gautier. Quant à Baudelaire, on sait qu'il était étroitement lié à Gautier et à son mouvement.

---

<sup>5</sup> BAUDELAIRE, Charles (1961): *Théophile Gautier*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 685

<sup>6</sup> PULSZKY, Ferenc (1914): "A falu jegyzője", in *Pulszky Ferenc kisebb dolgozatai*, Budapest, 201-202

<sup>7</sup> ERDÉLYI, János (1890): "Szépészeti alapvonalak", in *Tanulmányok*, Budapest, 516

<sup>8</sup> *A magyar lyra a forradalom után 1863-ig*, ibid. 68

Nous pouvons donc déjà en conclure que: *certains principes exposés au sein de la critique hongroise anticipaient la poésie de Baudelaire. Bien avant que celle-ci fût connue en Hongrie, les idées qu'elle contenait s'y étaient déjà fait connaître, non directement et simultanément, mais par des antécédents communs.*

Le concept de l'autonomie de la poésie, représenté entre autres par Pulszky, fut cependant long à s'implanter. A l'époque des Réformes, les conditions n'en étaient foncièrement pas réunies et encore moins après la reddition de Világos. En outre, on sait que, non seulement les prises de positions catégoriques de Pulszky, mais aussi celles modérées et conciliantes de Gyulai se heurtèrent à une vive opposition. Le milieu littéraire de cette époque, dont les critiques les plus audacieux étaient contraints de défendre les obligations du "Grand Art", ne pouvait intégrer ni la poésie de Baudelaire, ni ses revendications, ni ses exigences de goût et sa perception de l'histoire, compte tenu du rôle qu'elles attribuaient à la littérature.

Pourtant il fut possible d'être informé à son sujet relativement de bonne heure, et certains le furent effectivement. Et ce, avant tout par la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle se référaient assez fréquemment aussi bien les articles du *Pesti Napló* que Gyulai ou Arany eux-mêmes, et qui comptait parmi les principales sources d'informations sur la France d'alors.

Durant l'année 1855, dix-huit poèmes de Baudelaire furent publiés dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* daté du 1er juin. Et à ce propos se pose une des questions passionnantes de philologie: par qui et quand ces poèmes furent-ils découverts pour la première fois en Hongrie? D'après un document important qui nous est resté, on sait que Arany avait emprunté ce numéro l'année de sa publication à la bibliothèque du lycée de Nagykovács. Il avait donc manifestement lu les textes s'y trouvant et il fut ainsi probablement le premier lecteur de Baudelaire en Hongrie.

D'après nos connaissances actuelles, il fut également le premier à citer le nom de Baudelaire, dans un article du *Szépirodalmi Figyelő*,

intitulé "La poésie française en 1861".<sup>9</sup> Il s'agit d'une traduction d'une critique d'Armand de Pontmartin. De semblables traductions avaient déjà été publiées à plusieurs reprises par Arany lui-même ou par le *Budapesti Szemle*, et ce dans un même but: informer. Généralement à l'appui de publications françaises, on rendit compte, plus d'une fois, des faits de la littérature étrangère en traduisant la source même de l'information. Ce fut le cas de Mihály Fekete en 1860, de G.Á. (Greguss?) en 1865 et de Farkas Deák en 1867.<sup>10</sup>

Selon l'avis général, la littérature française vivait alors une période de décadence. Fekete (s'appuyant sur la revue d'Emile Montégut) parle de virus, de déchéance morale, de "blessures infligées à la moralité"; Greguss évoque un manque de vrai talent et la rupture du poète avec le public; enfin Deák, (sur les traces de Vapereau), met l'accent sur le règne absolu de Hugo. Le rapport entre la littérature et la morale constitue un problème central et récurrent, qui revient également souvent au sein de la critique hongroise, et se révèle être quasiment le fil conducteur de ces articles. Les critiques français conservateurs traitent cette question fondamentale dans l'esprit d'une approche esthétique précisément dénoncée par Baudelaire, Flaubert et d'autres. En Hongrie, si Baudelaire fut d'abord connu comme un exemple redoutable, c'est essentiellement parce qu'on ne trouvait, dans un premier temps, que des opinions négatives sur lui parmi les publications françaises de l'époque. Tout comme les autres, Arany n'avait pu connaître ces auteurs qu'à travers l'image qu'en donnaient les journaux disponibles sur place.<sup>11</sup>

Attardons-nous donc sur l'interprétation de Pontmartin puis confrontons-en les idées principales non seulement aux conceptions de Baudelaire, mais aussi, dans la mesure du possible, avec celles de

---

<sup>9</sup> ARANY, János (1968): *Összes Művei XI*, Budapest, 303-325

<sup>10</sup> FEKETE, Mihály: "A legújabb francia szépirodalom és a francia kritika", in *Budapesti Szemle*, Budapest 1860, 222-228, 369-377, G.Á.: "A legújabb francia szépirodalom", in *Budapesti Szemle*, Budapest 1865, 417-421; DEÁK, Farkas: "A költészet Franciaországban 1865-ben", in *Budapesti Szemle*, Budapest 1867, 95-103; 296-312

<sup>11</sup> NÉMETH, G. Béla: cf. note 2, 450

Arany, d'autant plus qu'"il faudra s'appuyer sur cet article pour dégager l'ensemble des problèmes esthétiques de Arany".<sup>12</sup>

Tout comme dans les comptes rendus précédemment cités du *Budapesti Szemle*, la décadence de la poésie, les rapports entre littérature et morale, entre littérature et public se trouvent au centre de la critique de Pontmartin. Pour lui, l'essence de la poésie réside dans la suprême harmonie établie entre le poète et son lecteur, à travers laquelle l'âme de toute humanité et l'expression la plus pure de l'existence morale sont possibles. Il se réfère à Gustave Planche et à Horace: le poète doit agir sur son lecteur; la beauté du poème est en soi peu de chose: "non satis est pulchra esse poemata". La "vraie" beauté est d'ordre moral; elle est universellement humaine ou générale - par "générale" on entend l'expression des sentiments d'une génération, d'une société ou plutôt d'une époque"; le poète, en tant qu'interprète et guide du public, doit incarner le "tout harmonieux", l'unité des goûts de son temps: "le poète n'est autre que l'humanité qui chante". Leconte de Lisle et Baudelaire se sont détournés de cet idéal, ils ont pénétré dans une "église hérétique"; leur poésie ne peut être universelle, ni générale, tout au plus une "poésie morcelée", "individuelle et de détails". C'est surtout le cas de Baudelaire, qui "se sépare de la grande famille des hommes" et substitue aux émotions "naturelles" une imagination malade, une inspiration artificiellement exaltée. Pour lui, "les concepts du bien et du mal sont sens dessus-dessous"; ainsi il n'est pas lisible d'un point de vue éthique et devrait faire plutôt l'objet d'une étude psychologique, voire physiologique. "Ni lien, ni frein, ni règle" ne le contraint; il exacerbe le sens individuel; son univers est oppressant, car dominé par le mal; son imagination est empoisonnée: la nature est pour lui "la manifestation visible de l'enfer (...) jetée à la face de l'homme", quant à l'amour, il y voit une luxure, qui "se complaît dans le sang et dans l'ignoble". Seule une société et une littérature dégénérées moralement et intellectuellement pourrait l'admettre comme son poète; il est donc compréhensible qu'en dépit de son incontestable talent, Baudelaire, qui s'est coupé du grand public, reste une "curiosité bizarre", connu par un cercle restreint de lecteurs.

---

<sup>12</sup>

Notes de NÉMETH G., Béla (1968): *Arany János Összes Művei XI*, Budapest, 759

Voilà le contenu de la première critique qui présenta Baudelaire en Hongrie et qui devait, sans aucun doute, plus effrayer et repousser le lecteur que de l'inciter à découvrir sa poésie. Il était alors impossible de se rendre compte, par delà les jugements et les conclusions tirés suivant les normes mêmes du critique, des qualités réelles de cet article.

Pontmartin, il est vrai, se réfère à la génération des romantiques pour parler de décadence, et propose, comme alternative à la "perversion d'une bourgeoisie trop cultivée", la vie champêtre, la nature idyllique, le foyer familial, l'inspiration fondée sur la sagesse. Au regard de l'histoire de la littérature, il est manifeste que la défense d'idéaux périmés a conduit Pontmartin à des conclusions inacceptables, et à placer des poètes désormais oubliés – Laprade, Autran, Grenier – au-dessus de Leconte de Lisle et de Baudelaire. Mais ce serait un procédé antihistorique que de considérer ces faits comme acquis et le maniement de l'ironie serait fort mal-à-propos. Ceci d'une part, en raison de la reconnaissance tardive de Baudelaire par la critique française elle-même: les historiens de la littérature, Brunetière et Lanson, par exemple, parlaient encore de lui avec animosité au tournant du siècle. Cela permettra de relativiser nos conclusions finales concernant l'accueil que lui réserva la critique hongroise. D'autre part – et c'en est la principale raison – si nous examinons la manière dont Baudelaire est dépeint dans la critique de Pontmartin en faisant abstraction de tout jugement de valeur, force nous est de reconnaître que l'analyse, quasi ambivalente, renvoie étonnamment à presque toutes les nouveautés essentielles du poète, et qu'une fois transposée avec la terminologie actuelle et les mauvais augures mis de côté, elle nous en révèle une image presque authentique. Il évoque son individualisme, qui définit son sens tragique de l'existence; l'intensification artificielle de son inspiration et de ses inclinations, qui transforment ses hallucinations en images poétiques; son talent, qui "en possession de tous les secrets de l'art" engendre une forme et une versification souple, une perfection agissant jusque dans les moindres détails. Il caractérise les éléments centraux de son univers et de ses conceptions poétiques comme la désaffection de la morale polarisée et normative, l'omniprésence du mal et les remords projetés dans ses visions. L'expérience de ce qui est maudit et le paradoxe du dégoût présent même dans l'amour y jouent aussi un rôle important. Il ne fait en revanche aucune allusion à l'autre

pôle majeur de sa poésie qui crée par opposition une tension permanente: il manque à côté du *spleen*, l'*idéal*, à côté du *gouffre*, l'*élévation*.

Il nous faut ainsi faire la distinction entre cette analyse d'une grande perspicacité et les positions de Pontmartin concernant la poésie, lesquelles sont en totale contradiction avec celles de Baudelaire. Tandis que le critique ramène l'esthétique à une question de mœurs, le poète oppose la morale pratique à celle de l'art: "Il y a plusieurs morales. Il y a la morale positive et pratique à laquelle tout le monde doit obéir. Mais il y a la morale des arts. Celle-ci est tout autre, et depuis le commencement du monde, les arts l'ont bien prouvé".<sup>13</sup> "La fameuse doctrine de l'indissolubilité du Beau, du Vrai et du Bien" n'est pour lui, "qu'une invention de la philosophaillerie moderne". L'unique but de la poésie est en elle-même, et si elle prend une valeur morale, elle perd de sa force. Dans son système de pensées, "le Beau est l'unique ambition, le but exclusif du Goût";<sup>14</sup> la beauté étant elle-même indépendante et autonome: la tristesse, l'horreur, tout et n'importe quoi peut véhiculer du beau.<sup>15</sup>

Cet antagonisme de points de vue apparaît aussi dans des notes ironiques de Baudelaire: manifestement il considérait Pontmartin comme un petit provincial, un auteur de prédications pour salons.<sup>16</sup>

L'impact de l'article de Pontmartin fut beaucoup plus important en Hongrie, qu'en France. L'intention première de la traduction de Arany était d'informer et, à cet égard, était novatrice. Le but de son journal était "de faire connaître, par des critiques ou de simples articles, la production littéraire aussi bien nationale qu'internationale".<sup>17</sup> Il accomplissait cette tâche beaucoup mieux que tous ses compatriotes et absolument pas dans l'esprit d'un quelconque cloisonnement national.

---

<sup>13</sup> BAUDELAIRE, Charles: "Notes et documents pour mon avocat" (in: cf. supra) 181

<sup>14</sup> BAUDELAIRE, Charles: "Théophile Gautier" (cf. note 5) 683-685

<sup>15</sup> BAUDELAIRE, Charles: "Lettre à Jules Janin" (ibid) 805

<sup>16</sup> BAUDELAIRE, Charles: "Fusées" (ibid) 1262, et "Paradis artificiels" (ibid) 440-41

<sup>17</sup> ARANY, János (1968): "Előrajz", *Arany János Összes Művei XI*, Budapest, 16

Il se tenait à ce niveau, non seulement en tant que rédacteur, mais aussi en tant que traducteur: son article, "malgré quelques improvisations est d'une perfection convaincante",<sup>18</sup> pas une de ses solutions qui ne soit une véritable trouvaille linguistique; sa traduction rapporte fidèlement l'enchaînement des idées de Pontmartin.

Parmi les légères variations de sens, le choix des adjectifs mérite d'être examiné. Il traduit, par exemple: *une personnalité inflexible* par *makacs egyéniség* ("makacs" signifiant plutôt obstiné, tenace); *frappant exemple* par *megdöbrentő példa* ("megdöbrentő" signifiant plutôt saisissant, stupéfiant); *des rêves d'halluciné* par *egy tébolyodott ábrándozása* ("tébolyodott" relevant plutôt de la folie); *corruptions étranges* par *iszonyú romlottság* ("iszonyú" étant plutôt horrible, monstrueux); *exception solitaire* par *rideg kivétel* ("rideg" donnant plutôt une idée d'insensibilité, de dureté). Arany a sensiblement intensifié ces expressions en les traduisant, tout en restant dans l'esprit de l'article initial, empreint de jugement de valeur. La connotation péjorative se trouve amplifiée dans le texte hongrois par ces modifications, qui révèle la propre répugnance du traducteur: cette nuance affective provient vraisemblablement de l'image que donne Pontmartin de Baudelaire. La traduction suivante est également caractéristique: "... dans une littérature qui croirait à quelque chose, qui s'inspirerait d'une pensée, qui aurait une conscience et une âme, peut-être le sentiment général finirait-il par prévaloir sur ce sens individuel". Arany met l'accent sur le mot "croire" (traduit par "hisz") en le soulignant et choisit avec une fidélité quasi-étymologique "lelkesül" comme équivalent à "s'inspirer".<sup>19</sup>

Malgré la précision de la traduction, G. Németh remarque très justement que "les phrases de cet article signifient autre chose dans le contexte politico-culturel de la Hongrie et dans celui de la France, dans les colonnes du *Szépirodalmi Figyelő* et dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la bouche de Arany et dans celle de Pontmartin".<sup>20</sup> Quels principes défendus par le chef de file de

---

<sup>18</sup> NÉMETH G., Béla (in: cf. supra) 759

<sup>19</sup> "...egy oly irodalomban, mely még *hisz* valamiben, mely lelkesül valamely eszmére, melynek van még öntudata, lelke, talán az általános érzelem fölülkerekedett volna az egyéni érzésen" in *Arany János Összes Művei XI*, 320

<sup>20</sup> Cf. note 18

notre poésie et de notre critique littéraire d'alors pourraient être le mieux mis en rapport avec les questions soulevées dans le texte de Pontmartin? Ce sera d'un grand intérêt pour notre analyse d'en faire un tour d'horizon, car les traditions propres à la réflexion littéraire hongroise vont jouer un rôle décisif au cours de l'assimilation de la poésie de Baudelaire, aussi bien au niveau de la critique que de la traduction.

Si l'on en juge à ses essais de l'époque, Arany, contrairement à Pontmartin, ne pensait pas que la "beauté classique" pût s'exprimer sans "particularité nationale", puisque la langue est déjà elle-même "tout à fait particulière et nationale".<sup>21</sup> Pour lui, la relation du poète avec son public est d'une moindre portée: la réceptivité à l'esthétique en restreint d'emblée le cercle. Certes, "le grand public aussi apprécie la poésie, si le sujet, la forme, la langue lui correspondent: mais le plaisir est rarement d'origine purement esthétique (...); ce qui est poétique, seul un public au goût raffiné, et relativement restreint l'appréciera. C'est pourquoi il cesse de vouloir à tout prix écrire des choses qui puissent plaire au plus de monde possible; son but, comme celui de tout vrai poète, ne tend que vers le *beau*".<sup>22</sup>

Cette déclaration se rapproche davantage des positions de Baudelaire, que de celles de Pontmartin, même si pour Arany le point de vue esthétique n'est pas quelque chose d'exclusif, qui doit nécessairement être le *but essentiel* de la poésie, mais simplement un élément prépondérant. "Quant au *sujet* – et sur ce point il s'éloigne de Baudelaire il peut être juste ou bon; mais il doit l'être éternellement à certains égards".<sup>23</sup> Il ne peut atteindre toutefois l'expression artistique que si, subordonnant l'esthétique, "il se réalise" au cœur de l'œuvre, "non pas *directement*, mais par contrecoup, *dans et à travers la forme*".<sup>24</sup>

---

<sup>21</sup> ARANY, János: "Töredékes gondolatok" (in: cf. supra) 549

<sup>22</sup> "Milien: La Moisson" (ibid) 175

<sup>23</sup> "Bulcsú Károly költeményei" (ibid) 114

<sup>24</sup> "Töredékes gondolatok" (ibid) 553

Le but de la poésie est donc pour Baudelaire, la poésie elle-même et la beauté, indépendante du sujet, pour Pontmartin, c'est l'expression d'un "tout harmonieux" collectif et de "l'existence morale"; Arany, lui, représente la position intermédiaire. Il se démarque de Pontmartin dans la formulation de l'idéal souhaité mais non exigé de l'harmonie: "il est certes souhaitable – écrit-il dans une critique sur Madách – que l'âme poétique soit en complète harmonie avec le monde; mais si ce n'est pas le cas, qu'y faire? L'harmonie de l'art ne correspond pas toujours à celle de l'optimisme".<sup>25</sup>

Ses principes ne sont pas aussi exclusifs que les positions catégoriques de Baudelaire: il est prêt à admettre qu'un poème puisse aussi avoir une valeur didactique, "à condition qu'elle soit utilisée à bon escient".<sup>26</sup> Quant à "la poésie religieuse", c'est "précisément la chose la plus sublime à laquelle peut aspirer le poète"; cependant, seule la voix d'un "sublime simple et sérieux" est décent – ce qui l'éloigne encore de Baudelaire.<sup>27</sup> A propos de la "morale littéraire" il distingue la vie privée de l'écrivain de son œuvre: la première n'appartient pas au public, tandis que la seconde, même si elle ne s'accompagne pas en Hongrie de cette "malédiction" allant de paire avec le développement de la "classe bourgeoise", elle pourrait "pervertir les mœurs, danger contre lequel «le génie de la nation» nous protégera encore longtemps".<sup>28</sup> Comme très souvent, à propos de "convenance et de moralité", le recours à la poésie populaire permet de retrouver le droit chemin: "Les sens vierges et naturels du peuple hongrois glissent si délicatement sur les choses indécentes que même la littérature pourrait en tirer enseignement".<sup>29</sup> Il s'efforce de détourner son ami et poète des idées de suicide et d'incrédulité: "Ses poèmes, écrit-il, sont en suspens au dessus d'un tel abîme, qu'on en prend peur pour l'homme. Que le poète élève une croix vers un tel gouffre, et qu'il se

---

<sup>25</sup> "Egy üdvözlő szó" (ibid) 370

<sup>26</sup> "Bulcsú Károly költeményei" (ibid) 112

<sup>27</sup> "Kemenes költeményei" (ibid) 18

<sup>28</sup> "Irodalmi hitvallásunk" (ibid) 407

<sup>29</sup> "Eredeti népmesék" (ibid) 329

garde d'en approcher."<sup>30</sup> Il reconnaît donc les limites au delà desquelles le destin de l'homme devient son principal souci, même chez le poète. Le Baudelaire du *Gouffre*, par contre, franchit cette limite, cédant à l'attraction de l'abîme, voire la recherchant.

Plusieurs enseignements sont à tirer de la confrontation des positions de Baudelaire, de Pontmartin et de Arany.

Avant tout, que la première publication hongroise, bien que renseignant sur presque toutes les nouveautés essentielles du monde de Baudelaire, le juge selon un système de valeurs et de normes plus archaïque que celui de Arany. Or, si nous mettons en parallèle nos citations précédentes et les positions respectives des critiques hongrois les plus avancés, comme Arany, Gyulai et Erdélyi et celles des français traduits en hongrois, comme, outre Pontmartin, Montégut et Vapereau, nous en arrivons à la conclusion suivante: *la critique hongroise ne disposait pas dans les journaux français disponibles, d'informations convenables concernant la littérature française de l'époque – l'information n'étant ni à la hauteur de cette littérature, ni au niveau des critiques hongrois – dans la mesure où sa transmission se faisait par l'intermédiaire d'un système de pensée périmé.*

Tout au long de notre étude nous ne devons pas oublier qu'il est question du développement de deux littératures étrangères divergentes et donc de deux positions formées dans des conditions, des traditions et des exigences différentes, et que nous ne pourrions comparer leurs problèmes respectifs sans tenir compte des caractères inhérents à leur système de pensées. Sans cela, nous aboutirons à des conclusions arbitraires; tout comme il faut prendre en considération la nature de la fonction remplie par ces deux conceptions dans leur propre contexte; la comparaison ne peut pas être absolue. Nous devons adopter ces principes modérateurs tant lors de la confrontation des textes littéraires qu'à l'occasion de l'analyse des traductions. Et cela d'autant plus que les questions importantes soulevées par la traduction de Arany ressurgissent presque toutes dans les analyses ultérieures de Baudelaire,

---

<sup>30</sup>

"Tompa Mihály költeményei" (ibid) 463

déterminant par la même occasion les principales tendances des premières traductions.

De même que les traditions de la littérature hongroise, de la forme à l'univers poétique, en passant par le vocabulaire, le style, la tonalité et le sujet, transparaissent dans les traductions, contraignant le traducteur – surtout au début – à des compromis en ce sens, certaines attitudes, quant aux destinées de la poésie, constituent également des points de résistance qu'il faut vaincre. Nous devons donc, lorsque nous étudierons les traductions de Baudelaire, examiner si cette force d'opposition prend le dessus sur le texte original. Les rapports entre littérature et morale, œuvre et public, la part d'harmonie et de tragique, de religion et de satanisme, de didactisme et d'auto-suffisance, de résignation et de révolte, de convenance et d'érotisme, d'idéal et de désillusion représentent les questions centrales du débat se déroulant au cœur de la critique française à propos de la poésie post-romantique et deviendront les préoccupations majeures de toutes notre littérature de la fin du siècle, annonçant un tournant dans l'histoire de notre poésie. Nos différentes interprétations de Baudelaire tourneront également autour de ces problèmes.

Avant même que sa poésie ne parvînt en Hongrie, ses principales prises de position, ou plutôt ses antécédents étaient déjà connus, comme nous l'avons déjà vu, bien qu'ils ne se fussent pas fait valoir en pratique. La connaissance de Baudelaire se fit en grande partie par la traduction de critiques conservatrices, tant que l'attention ne fut pas mise sur les œuvres elles-mêmes.

Pourtant, de son vivant, sa poésie aurait pu bénéficier d'un intermédiaire personnel. Károly Kertbeny, considéré par la littérature spécialisée – avec quelque exagération – comme l'ami hongrois de Baudelaire,<sup>31</sup> le rencontra en tout cas à plusieurs reprises: en même temps que l'homme, il aurait pu découvrir sa poésie et la faire connaître.

---

<sup>31</sup> HAJDU, Helga (1948): "Un ami hongrois de Baudelaire", *Cahiers de littérature comparée* 1, 50-57.

Seules leurs notes personnelles ont conservé une trace de ces rencontres et de ces discussions. Bien qu'elles ne soient pas d'un intérêt direct pour notre sujet, il est quand même instructif d'en citer quelques extraits.

Ils se rencontrèrent – rapporte Helga Hajdu – en 1864 à Bruxelles, où Kertbeny vivait alors, et où Baudelaire tint ses conférences sur les substances hallucinogènes, qui, par ailleurs, furent un échec. A propos de leurs diverses rencontres et discussions, Kertbeny signale qu'il fut question de littérature mais sans donner d'avantage de détails. Il ressort de son journal que leurs relations ainsi que le ton de leurs discussions étaient pour le moins flottants: "Baudelaire sehr freundlich", écrit-il un jour, tandis qu'un autre il note: "B. mich gelangweiligt".<sup>32</sup>

Dans ses carnets autobiographiques rédigés ultérieurement il évoque une amitié qui durera jusqu'à la mort ("Freundschaft mit ihm bis zu seinem Tod"<sup>33</sup>, mais rien de cette amitié, ni document, ni répercussion ne sont connus. Parmi les manuscrits conservés après sa mort, exceptée une courte lettre de Baudelaire l'invitant à une de ses conférences, il ne reste que ces quelques lignes sur le poète: "Verfasser der *Fleurs du mal*, Übersetzer Edgar Poe's, einst Freund des Marquis de Custine und des Alfred de Musset". Traducteur vers l'allemand d'auteurs hongrois du XIXème siècle, ce voyageur dilettante qui rencontra Musset, Heine, Courbet et d'autres, ne découvrit la poésie de Baudelaire ni pour son propre compte, ni pour celui de ses lecteurs. Le conservatisme de ses goûts l'en empêcha, tout comme la superficialité de leurs relations – notons, par ailleurs ce que Endrődi résume avec une concision assassine: "ce n'était pas Petőfi qu'il voulait faire connaître à l'étranger mais sa propre personne".<sup>34</sup>

Dans les notes de Belgique de ce Baudelaire, tantôt sympathique, tantôt ennuyeux aux yeux de Kertbeny, on ne trouve pas une ligne amicale au sujet de leurs rencontres. Claude Pichois, chargé de réunir

---

<sup>32</sup> HAJDU, Helga (ibid) 53

<sup>33</sup> (ibid) 55

<sup>34</sup> ENDRŐDI, Sándor: "Rendetlen levelek", *Figyelő*, Budapest 1873, 613

les notes des éditions critiques, trouva exagérées ses remarques ironiques à l'encontre des connaissances linguistiques de "M. Kertbeny", de son style, voire de ses idées, rappelant, à cet effet, la qualité de son travail de traduction et ses relations.<sup>35</sup>

Ses connaissances en français provoquèrent cependant, à juste titre, l'agacement de Baudelaire; il déclarait: "Monsieur, je savions cinquante deux langues". Ce à quoi Baudelaire répond, non sans ironie: "vous n'en savez donc que cinquante et une". A propos de Kertbeny il n'est question que de "cocasseries" ou de "charabia"; Baudelaire retient surtout de leurs discussions ses déclarations insensées et superficielles. On sait seulement qu'ils parlèrent de peinture (Delacroix) et de musique (Liszt, musique tzigane).<sup>36</sup>

"Cette amitié qui durera jusqu'à la mort", nous le voyons bien, naquit avant tout dans l'imagination de Kertbeny. L'"ami" attentif aux maladresses linguistiques et aux étrangetés de goût enregistrerait les contradictions et la culture superficielle de ce dernier, qui n'en avait absolument pas conscience. Il laissa ainsi, bien malgré lui, une leçon de modestie à ceux qui lui succéderont à l'étranger.

\*

Nous avons donc vu qu'en Hongrie certains éléments anticipèrent la divulgation de la poésie et de la conception poétique de Baudelaire; ce fut ensuite le jugement de valeur des critiques conservateurs français qui fut connu du public; nous avons établi aussi qu'un contact personnel avec le poète eût été possible, mais que l'occasion n'en fut pas saisie. Il manquait encore l'essentiel: la connaissance de l'œuvre.

Beaucoup se posèrent la question de savoir si, mis à part Arany, quelqu'un avait lu les poèmes parus dans la *Revue des Deux Mondes*. Le fait est qu'à la fin des années 60, on put lire six poèmes de Baudelaire ou plutôt quelques extraits de ceux-ci dans la presse hongroise. Une série d'articles intitulés *Baudelaire* et rédigés à partir

---

<sup>35</sup> "Baudelaire" (in: cf. supra) 1759

<sup>36</sup> ibid 1453-1454

d'une critique de Georges Noël<sup>37</sup> parurent dans trois numéros du *Fővárosi Lapok* datés du 16 septembre 1869 et suivant. L'auteur, un futur académicien, économiste et financier, se nommait Sándor Hegedűs. Il collaborait, en tant que jeune journaliste, au journal *Hon*, écrivit de nombreux essais dans le *Budapesti Szemle*. Ses feuillets et articles didactiques, rédigés à partir de journaux français ou anglais parurent aussi dans le *Fővárosi Lapok* et le *Vasárnapi Ujság*. La série d'articles sus-mentionnée s'apparentait à ces derniers et il est tout à fait probable qu'il ait contribué, dix ans plus tard, aux deux traductions de Baudelaire réalisées par István Hegedűs, son jeune frère, futur professeur universitaire en esthétique et en philologie classique.

L'intérêt de son article réside avant tout dans les citations; il propose en effet les extraits de poèmes en français, permettant ainsi une information directe, et les traduit en prose, ce qui peut être considéré comme les prémices des futures traductions littéraires.

On put ainsi lire dans un quotidien la première moitié de *Correspondances*, la 8ème strophe des *Phares*, l'avant dernière de *Au Lecteur* (ou plutôt trois vers de celle-ci), ainsi que la 14ème et la 15ème de *Bénédition*, la première de *La Mort des pauvres* et la dernière de *Le Voyage*, poème concluant le recueil.

Son intervention constitue un véritable tournant dans la découverte de Baudelaire en Hongrie, tout comme la façon dont les extraits illustrent un compte rendu détaillé, examinant aussi bien l'œuvre du critique que celle du poète. Il n'est pas ici seulement question des *Fleurs du Mal*, dont le premier titre en hongrois, *A rozsz virágai*, vient précisément de lui, il aborde également les traductions de Poe, les *Curiosités esthétiques*, *L'Art romantique*, les *Petits poèmes en prose* et les *Paradis artificiels*.

Noël énumère les titres des cycles des *Fleurs du Mal* et par ailleurs mentionne encore les poèmes suivants: *Le Reniement de saint Pierre*, *Le Couvercle*, *Don Juan aux Enfers*, *L'Ame du vin*, *Un voyage à Cythère*, *L'Amour et le crâne*. Parmi les textes en prose, il cite: *Les*

---

<sup>37</sup>

"Les poètes nouveaux", *Revue Contemporaine*, (15 août 1869)

*Veuves, Les Yeux de Paris, La fausse Monnaie, Les Vocations, Portraits de maîtresses, Le Tir et le cimetière.* Concernant ses critiques d'art, il met l'accent sur *L'Ecole païenne*.

Il évoque quelques événements importants de sa vie: son engouement républicain pour 1848, sa maladie, ses voyages. Il insiste sur sa parenté avec Poe, tout en affirmant que Baudelaire "n'a rien appris de lui car tout ce qu'il trouva dans l'œuvre de Poe, il le possédait déjà de par sa nature". Hegedűs s'engage à ses côtés dans cette polémique. L'envie du traducteur de débattre et de corriger certains points s'appuie sur des connaissances évidentes, il peut donc être considéré, à défaut d'autres renseignements, comme le premier lecteur hongrois du poète français qui en laissa un témoignage écrit. (L'article parlait également de Verlaine – et peut-être pour la première fois en Hongrie – comme quelqu'un sur qui Baudelaire avait exercé une certaine influence).

Deux ans après la mort du poète, Noël n'envisage plus l'œuvre avec les partis pris du débat à chaud, comme le fit Pontmartin, mais avec davantage de distance et une réflexion plus posée. Ses réactions, ses jugements sont plus objectifs: il se garde des excès tant dans ses accusations que dans ses louanges.

D'une part il réfute l'accusation de "folie" et reconnaît la précision, la profondeur et la justesse des analyses esthétiques de Baudelaire. Il répond également aux critiques, et parmi eux à Pontmartin, qui dénonçaient ses "bizarreries": "Exceptées certaines profondes bizarreries, en partie spontanées, en partie intentionnelles, combien grande est sa connaissance des souffrances humaines, vaste son examen de la beauté et de la moralité, enfin quelle philosophie, quelle spiritualité!" Il juge exceptionnels son talent, son originalité et son aptitude à analyser, (ou plutôt à "disséquer"); "la profondeur et la vivacité du sens, la fermeté et la puissance de la volonté brillent à chaque page de son œuvre". "Il exprime son esthétique latente par les impressions les plus vulgaires"; "il parvient à pénétrer l'impénétrable". Son culte de la beauté est aristocratique; "son écriture dense et riche". A travers le choix de ses mots, "on sent l'influence de forces concentrées". Il considérait ses *tableaux parisiens* et les *poèmes en proses* cités précédemment comme de véritables chefs-d'œuvre.

D'autre part, il se fait aussi l'écho, bien que modérément, de certaines réserves de la critique conservatrice: il lui reproche les "excès de son esprit d'analyse" qui conduisent à la vulgarité; son raffinement à travers lequel on sent "sa volonté d'étonner" et plus généralement, "l'amour excessif de la forme et du rythme". Il désapprouve plus encore son individualisme, son mépris pour la société et son refus du progrès. Sur ce point il le tient pour orthodoxe ("très justement" précise Hegedűs): "car – écrit Noël – nier le progrès social et la solidarité, reconnaître la fatalité du crime revient à nier tout apport des temps nouveaux non seulement dans la vie et la science mais aussi dans la physiologie humaine".

Sa critique n'est donc pas motivée par des considérations d'ordre moral, mais d'ordre esthétique et psychologique, et – non sans parenté avec le positivisme – tout empreintes de philosophie de l'Histoire. Il se situe donc au-delà de ceux qui considèrent la poésie de Baudelaire comme un "ramassis dégoûtant d'immoralité", parce qu' "elle n'est ni l'apologie, ni la satire du crime": "Il s'agit de quelque chose de plus profond et de plus nouveau, [qui] fait haïr le crime, tout en le faisant comprendre. [Car] au réaliste se mêle l'idéaliste le plus raffiné, ce dernier restant le vrai Baudelaire". Il découvre donc le visage laissé de l'ombre par Pontmartin, outre le *Spleen* il montre aussi l'*Idéal*. Certes, il ne cite pas Baudelaire parmi les plus grands – il lui manque pour cela des qualités essentielles – mais sa conclusion est sans équivoque: il est vrai, qu'il ne "touchera jamais un vaste public, qui plus est, à l'exception de Verlaine, il n'exercera aucune influence sur les poètes de son temps", mais ce n'est pas là l'essentiel; "il suffit qu'il soit un poète vrai et profond" et que son œuvre soit "véritablement sublime et éternelle". Il ne se contente donc pas de présenter Baudelaire, il contribue aussi de façon significative à le faire reconnaître par la critique.

La traduction de cet essai, au-delà de toutes ces considérations, a son importance propre, elle conduit déjà aux problèmes qui seront soulevés dans les années 70. Hegedűs, qui avait 28 ans au moment de la publication de cet article, est un des représentants de la nouvelle génération qui entre en scène après le Compromis. Or ce changement de génération, qui sera décisif pour la décennie 70-80, ouvre une nouvelle période dans l'acceptation de Baudelaire.

Pour notre sujet, l'importance de cette décennie ne tient pas à la publication de quelques traductions ou critiques – il n'y en eut guère à notre connaissance – mais réside dans son *rôle transitoire et préparatoire*: ce fut en premier lieu, la suite de débats consécutifs au changement de génération, qui se déroula dans la presse de l'époque – plus particulièrement dans les colonnes du *Új Világ*, le journal de Aladár Benedek et dans celles du *Figyelő*, appartenant à Tamás Szana. Nous empruntons, à ce sujet, des sentiers déjà battus puisque Béla Németh G. y a consacré une étude détaillée.<sup>38</sup> Aussi, nous nous contenterons le plus souvent de l'évoquer.

Au cœur du débat on trouve des problèmes de conception ayant tous fortement trait aux rapports entre littérature et philosophie, littérature et morale, littérature et nation, et qui sont soulevés par la nouvelle génération avec l'exigence d'un goût nouveau. Les principaux thèmes de la polémique relèvent quasiment tous sans exception des différentes manières de recevoir Baudelaire.

Quels sont-ils? Les rapports entre "le nationalisme et le cosmopolitisme", "le poète et la nation", "la poésie nationale et le provincialisme"; le lien entre "mal du siècle, réalisme, idéalisation", entre "dissonance, détermination, psychologie", "positivisme, impressionnisme, atmosphère", "poésie et science", "poésie et démocratie", "le conflit entre l'ordre universel et la discordance", entre "l'idéalisation et le réalisme". Nous pouvons nous rendre compte par cette simple énumération des inter-titres de l'étude de Béla Németh G., à quel point ces problèmes s'inscrivent – bien qu'indirectement – dans la continuité des préoccupations de la décennie précédente.

Mais les mots d'ordre de goût nouveau et d'une nouvelle approche littéraire ne signifiaient pas nécessairement une rupture avec leurs prédécesseurs. Au contraire, Endrődi, par exemple, l'une des personnalités dirigeantes de la jeune génération et futur traducteur de Baudelaire fait directement référence à Erdélyi et à Arany dans son article intitulé *Pessimismus*: "La mélancolie, dès qu'elle devient compréhensible,

---

<sup>38</sup> NÉMETH G., Béla (1976): "Fejezetek az irodalomkritika történetéből a kiegyezés után", in: *Létharc és nemzetiség*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 236-335

se justifie pleinement" <sup>39</sup>; "il est certes souhaitable que l'âme poétique soit en complète harmonie avec le monde; mais si ce n'est pas le cas, qu'y faire? L'harmonie de l'art ne correspond pas toujours à celle de l'optimisme".<sup>40</sup> (Il aurait pu y ajouter l'extrait sur le mal du siècle de l'article de Gyulai cité au début de notre étude). La nouvelle génération considère donc les conceptions littéraires de l'époque précédente comme étant à la base de ses propres conceptions, elle ne cesse de s'y référer.

Cependant, elle s'en éloigne aussi sur de nombreux points, bien qu'elle ne soit parvenue ni dans la nuance, ni dans la profondeur à la même cohérence d'approche, et moins encore au niveau de la pensée critique de Arany. Les rédacteurs du *Figyelő*, par exemple se laissent aller à des exagérations évidentes; ils affirment qu'en Hongrie, seul "le sombre Ányos peut être considéré comme le ferme représentant du mal du siècle", et que "la voix de la souffrance ne vibre tout au plus que dans notre poésie mélancolique et patriote".<sup>41</sup> Les appels au pessimisme et au mal du siècle sont destinés en dernier lieu à défendre la légitimité de la présence dans la poésie du tragique de l'existence individuelle – allant à l'encontre des épigones de la tendance d'"inspiration populaire", dépeignant des idylles faciles. Ils y parviendront en s'appuyant sur des exemples de la littérature mondiale comme Byron, Poe, Musset, Léopardi, Heine: les grands prédécesseurs européens de Baudelaire. (Par ailleurs, en 1872, le *Figyelő* rendit hommage à Gautier, mort cette année-là, et à qui Baudelaire avait dédié *Les Fleurs du Mal*). Les débats autour de la perception du tragique de l'existence et l'expérience de ce tragique se frayèrent ainsi un chemin en Hongrie: Reviczky – un collaborateur du *Figyelő* – célèbrera le tragique dans sa poésie durant la décennie à venir. Le nom de Baudelaire n'était pourtant même pas cité au cours des débats. La raison en est double: d'une part, ce journal ne s'intéressait guère à ce qui se passait après les romantiques; d'autre part on ne peut pas dire que leurs sources d'informations étaient très diversifiées:

---

<sup>39</sup> ENDRÓDI, Sándor: "Pessimismus", *Figyelő*, 1872, 373-375

<sup>40</sup> ARANY, János: (cf. note 25)

<sup>41</sup> SZANA, Tamás: "A világfájdalom költészete", *Figyelő*, Budapest, 1871, 86

"Par rapport à la littérature anglaise, américaine, allemande voire russe, la littérature française restait à l'arrière plan".<sup>42</sup>

"... Pour éprouver le mal du siècle, il faut d'abord savoir douter, ce qui est le résultat d'une certaine culture philosophique" citons-nous plus haut Gyulai. Or *Új Világ* et *Figyelő* firent beaucoup en faveur de cette culture; l'importance de s'intéresser aux aspects théoriques et la nécessité d'un bien-fondé philosophique figuraient au centre de nombreux de leurs articles.<sup>43</sup> Asbóth et Endrődi, de leur côté, adoptèrent le *scepticisme* comme l'une de leurs valeurs-clé – cependant dans une acception différente: dans un sens respectivement religieux et psychologico-philosophique.

Le rapport entre l'esthétique et l'éthique se rattache à l'ensemble de questions relatif au mal du siècle et au scepticisme, à la discordance et au tragique. Asbóth, dans l'un de ses écrits de l'époque, se réfère à Kant: "L'art n'est pas utile, la religion si. Nous savons cela depuis Kant. (...) L'art ne doit jamais être un moyen, ni n'avoir de but qui lui soit externe".<sup>44</sup> Après avoir examiné les points de vue respectifs de Pulszky, de Erdélyi et de Arany, nous pouvons ainsi suivre attentivement la progression – en étroite liaison avec la poésie de Baudelaire – du principe de l'immanence. Par exemple dans l'article d'Adolf Silberstein: "On débat souvent à ce sujet: l'art est-il compatible ou non avec les règles de la morale? L'esthétique et la morale ne sont-elles pas des ennemies mortelles? (...) Le beau n'est pas au service de la vertu".<sup>45</sup> Cette distinction aboutit, dans le domaine de la poésie, d'une part à de l'antididactisme, d'autre part à une inclination en faveur de thèmes et de conceptions audacieusement nouveaux. Dans la critique et la littérature, ces deux aspects, il est vrai, ne se manifesteront concrètement en Hongrie que beaucoup plus tard, tout comme leur formulation théorique; les mots d'ordre en faveur de la "spontanéité" et l'exigence "d'ouvrir son âme sans restriction aucune" préparèrent le chemin vers l'acceptation de phénomènes – jusque là inconnus en

---

<sup>42</sup> NÉMETH G., Béla: (cf. supra) 373

<sup>43</sup> *ibid.* 251

<sup>44</sup> ASBÓTH, János: "Egy bolyongó tárcájából I", Pest, 1866, 161

<sup>45</sup> SILBERSTEIN, Adolf: "Az érzékiség mint költészeti elem", *Figyelő*, Pest, 1871, 457, 471

Hongrie – tels que la poésie "immorale" de Baudelaire, son satanisme, son érotisme, et remettaient fondamentalement en question les positions conservatrices qui s'appuyaient sur des valeurs morales et non esthétiques.

A ce propos, les réflexions d'Asbóth préfiguraient à maints égards les débats qui auront lieu dans les colonnes du *Figyelő*: ses notes prises lors de son voyage à Paris et parues en 1867 attirèrent l'attention – pour la première fois peut-être en Hongrie – sur le problème de la sensualité et de la morale, de la sensualité et de l'esthétisme. "Tout n'est ici que sensualité naturelle", écrit-il à propos du French Cancan. "Et aussi loin qu'elle puisse aller, cette danse n'est jamais immorale. (...) Car nous ne pouvons dire de la sensualité saine et naturelle qu'elle soit immorale. Elle ne l'est en rien, pas plus dans la danse que dans n'importe quoi d'autre".<sup>46</sup> Cette revendication au droit à la sensualité naturelle n'est pas sans équivoque: elle permet certes de justifier une certaine forme d'expression artistique sous le couvert de la spontanéité, mais dès qu'il s'agit de l'admettre, de la contempler, elle devient sujette à des réticences: "danser le Cancan n'est pas immoral. Le regarder, si".<sup>47</sup>

Asbóth nous fait part d'une autre expérience parisienne, d'autant plus profonde qu'elle ne touche pas une chose concrète, et qui se trouve en étroite relation avec notre propos. Cette fois, c'est le chant qui donne lieu à des considérations d'ordre esthétique, lors d'une des représentations de "mademoiselle Thérèse", sur qui "il aurait été possible d'étudier l'esthétique de la laideur" et en qui "cohabitent la bacchante et la furie". "Elle parvient toujours à faire surgir derrière un humour dépassant les bornes quelque arrière-plan obscur, sombre, à demi ténébreux, d'où s'élève tapageusement la joie sauvage, qui – lorsque le cœur s'est suffisamment débattu avec l'amertume et le mal du siècle – pousse un grand cri, mélange de plaisir et de douleur, riant aux yeux de tout ce qui est grand et sacré; non qu'elle le méprisait à l'origine, mais parce que le dieu habitant en nous attendait d'elle sa délivrance, en elle il avait placé toute sa foi et sa confiance, et en elle tout s'est anéanti. Cette joie, si ce n'est celle du sauvage devenu fou, est celle du sauvage déchaîné; elle dévore de son feu ardent celui qui l'éprouve, alors que l'autre joie élève et rend joyeux. C'est la joie qui succède aux souffrances du renoncement et du pessimisme, et en qui le cœur, lorsqu'il désespère de tout ce qui est noble, semble précisément le mépriser, bien qu'il ne fustige par là que les travers et les excès d'une existence donnée. (...) Et seul

---

<sup>46</sup> ASBÓTH, János: "Párisból", Pest, 1867, 86

<sup>47</sup> ibid 88

celui qui lui-même n'est pas noble, y voit pure bassesse et infamie. L'émotion non accomplie, l'innocence inexpérimentée pressent avec un mystérieux instinct l'abîme vertigineux et envoûtant, quelque charme monstrueux dont elle s'écarte avec frayeur mais dont elle ressent malgré tout la force d'attraction digne du Sphinx".<sup>48</sup>

Cet extrait assez longuement cité serait d'après nos sources la première caractérisation hongroise du mal existentiel allié à un sens profond de la vie – de la "sublimation de ce qui n'est pas noble" pour reprendre les termes de Asbóth – et dont l'univers de *Spleen et Idéal* est le parent proche. L'assimilation de la bacchante avec la furie rappelle la duplicité des poèmes de Baudelaire, le paradoxe tout à la fois repoussant et attirant de l'union de la *femme* et de la *bête*; la "joie sauvage" pourrait faire écho à sa révolte autodestructrice, "l'abîme vertigineux et envoûtant" à sa perception du *gouffre*, "le charme monstrueux" aux principes esthétiques des *Fleurs du Mal*. Nous avons bien conscience de comparer ici toute l'œuvre et l'approche d'un grand poète avec les notes fragmentaires d'un voyage, mais l'analogie met en valeur le pressentiment et l'expression de ce qui n'avait encore pu susciter semblable expérience cathartique au sein de la critique hongroise.

Les conceptions littéraires de la génération de Arany atteignirent leur maturité dans le cadre d'inspirations classicisantes dont les principes étaient déterminés non par la reconnaissance à priori de l'esthétique mais par des idéaux liés à l'identité nationale, au sérieux et au respect de la religion. Des perspectives plus vastes et parallèlement des prises de positions plus incertaines caractérisent les normes de la génération suivante: tandis qu'elle ébauche la possibilité d'un nouveau comportement poétique, on peut penser qu'elle ne pouvait, en même temps, y penser en profondeur et lui donner forme. En effet, il fallait d'abord trouver une direction au milieu de toutes les tendances internationales du moment et de celles de la génération précédentes, dans cette bousculade des idéologies et parmi toutes les nouvelles approches consécutives au changement des goûts esthétiques, mais le temps manquait et ils n'étaient pas prêts pour cela. Par ailleurs, ils

---

<sup>48</sup>

ibid 69-70

n'avaient pu fournir des penseurs critiques et des poètes d'un poids et d'un talent comparables à ceux de la génération précédente.

Comme pour toute rénovation en général, les nouveautés de la décennie côtoyèrent longtemps encore les anciennes traditions: elles étaient certes dépassées, mais s'avérèrent plus fortes que ce que l'on croyait, car plus profondes. Elles perdirent cependant peu à peu leur importance tant auprès des modernes que des conservateurs. Il faudra attendre plusieurs décennies avant que ces nouvelles possibilités de comportement puissent créer de nouvelles valeurs poétiques: jusqu'à ce que le culte de l'individualité et le scepticisme, la révolte et la sensualité, l'esthétique indépendante des normes éthiques et le lyrisme visant une analyse universelle de l'existence trouvent leur aboutissement en Hongrie dans la poésie de Ady et de Babits; les traductions de Baudelaire leur avait désormais ouvert la voie: celles-ci ayant débuté avec *L'Examen de minuit* traduit par Gyula Revicky en 1886.

(Traduit par Patricia MONCORGÉ)

Henri TOULOUZE

Bibliographe

## Un événement parisien en 1883: la grande délégation hongroise

La Hongrie, sauf à quelques rares époques, n'a jamais été au centre des intérêts français.<sup>1</sup> Au début du XVIIIème siècle, après la chute de François II Rákóczi, c'est même l'oubli total. Mais avec la Révolution de 1848-1849, les relations reprirent. De nombreux "rebelles" trouvèrent refuge à Paris ou dans les îles anglo-normandes, auprès de Victor Hugo. Le mariage d'une nièce de Napoléon III avec le général Türr, héros légendaire de 1848, donna de grands espoirs aux libéraux hongrois. Le Traité de Villafranca de 1859 qui marquait la réconciliation de la France avec François-Joseph déçut profondément les amis de Kossuth. Dans le même temps, quelques français, disciples de Michelet, appuyés par les réfugiés hongrois de Paris ou de Bruxelles, essayaient avec toute leur énergie de défendre la cause hongroise. Cela prépara un terrain plus favorable pour les relations franco-hongroises qui connurent leur point d'orgue dans les années 80. En 1879, madame Adam, amie du général Türr, fut à l'initiative d'actions pour venir en aide aux sinistrés de la grande inondation de Szeged, actions qui suscitèrent un grand enthousiasme en Hongrie.

Le Président de la Société des écrivains et des artistes, Lajos Urváry, directeur du *Pesti Napló*, proposa au printemps 1883 après d'autres voyages, que la Société se rende à Paris au moment du 14 juillet. Saluée par tous comme une bonne expérience, l'idée en fut acceptée le 5 mai. Le trajet prévu traversait l'Allemagne avec un arrêt à Munich et un autre à Strasbourg. Le groupe n'avait aucun caractère officiel. Immédiatement une levée de boucliers eut lieu contre ce projet: la date était mal choisie, le Parlement français était en plein débat contre la "Triple Alliance". Pour calmer l'opinion publique, Challemel Lacour, Ministre des Affaires étrangères et le comte Hoyos, Ambassadeur de la Monarchie à Paris, durent publier des communiqués.

---

<sup>1</sup> A ce sujet, voir: TOULOUZE, Henri, "Madách et les Français", *Cahiers d'Etudes Hongroises* N°4/1992, 149-164; voir également dans ce N° les articles d'Erzsébet Hanus et de Catherine Horel.

A ce moment-là, la Hongrie était engagée dans le procès antisémite de Tiszaeszlár. La presse libérale française ne manqua pas de la dénoncer comme un pays de l'intolérance, vivant au Moyen Age sous la coupe de l'Inquisition. Le 7 mai, pour tenir compte des réactions le comité d'organisation modifia le parcours en décidant de passer par l'Italie et non plus par l'Allemagne. Cela permettait de rendre visite à Kossuth qui séjournait à Turin, puis à Victor Hugo à Paris. On rencontrerait ainsi les deux grands esprits du siècle.

Cela pouvait sembler un manifeste contre la Maison royale et contre l'Allemagne, mais la presse française en fut amadouée et prit acte immédiatement de cette modification. Le 17 juin, on lit dans *le Figaro*: "Afin de bien affirmer leurs sentiments de sympathie pour notre pays, les voyageurs n'ont pas voulu traverser l'Allemagne pour entrer en France". Le 23 juin, c'est le tour de *la Gazette Illustrée*: "Ils ont voulu, dit-on, affirmer leurs sentiments anti-germaniques en évitant soigneusement de traverser l'Allemagne". Pour ne pas choquer les pro-germanistes, le secrétaire de la Société, Gyula Dolinay, déclara que l'une des raisons de ce changement est que les voyages ferroviaires sont moins chers en Italie. Beau prétexte pour atténuer, voire nier les aspects politiques du changement d'itinéraire.

Si nous regardons la composition du groupe hongrois, nous notons tout de suite sa francophilie. On lit dans *le Rappel*:

"Voilà donc une excursion qui présente un double attrait! et vous savez la puissance du nom de Kossuth sur tous les Magyars. Voir Kossuth, Paris et Victor Hugo. Tel est le programme. Kossuth, grand patriote exilé volontaire dans lequel s'incarna en 1849 l'âme même de la patrie; Paris, une immensité – et cette autre immensité qu'on appelle Victor Hugo. Le Maître sera-t-il à Paris à cette époque? Il importe de le savoir. Mais s'il n'était pas à Paris, une députation irait où il serait, déposer à ses pieds les hommages de la jeune Hongrie".

Alors que la presse française expliquait le changement de trajet comme une attitude anti-allemande, la presse hongroise manifestait une inquiétude croissante, augmentée par la constitution d'un comité d'accueil français placé sous la présidence de Victor Hugo et chargé de grands préparatifs. Ainsi, cette excursion somme toute très banale au départ, va revêtir une grande importance dans le contexte géopolitique de l'époque.

Les journaux hongrois ont peu parlé du projet. Quand le voyage prit une coloration politique, la presse le dénonça en argumentant que cela allait à l'encontre des relations franco-hongroises, surtout si on prenait en compte le fait que les participants étaient des adhérents de la Société ou des membres de leurs familles. Si on excepte Pulszky, le Président, on compte peu d'hommes connus parmi les 142 participants. 106 viennent de Budapest, les autres de province. Une trentaine seulement représentent les arts et les lettres. Les autres sont ingénieurs, médecins, avocats, militaires, enseignants, etc.

De son côté, le comité français est dirigé par Ferdinand de Lesseps et madame Juliette Adam. Jules Grévy, Président de la République, fut pressenti comme Président d'honneur. Ottó Herman protesta violemment dans la presse contre le peu de représentativité de la délégation hongroise. Cette prise de position entraîna une réponse d'Urváry qui ramena la délégation à sa juste proportion, et précisa que ses membres n'avaient pas de relations avec le comité français.

Les critiques continuent dans la presse hongroise: le voyage est trop politique; c'est une attaque contre l'Autriche et l'Allemagne. Inlassablement, le Comité réplique: la composition de la délégation est large; de petits groupes rencontreront Kossuth. Ils s'efforceront tous de rester apolitiques afin de ne pas donner prise à la polémique. Les partisans du voyage minimisent l'importance du comité d'accueil français pour rassurer les autorités gouvernementales. Le représentant de la presse hongroise à Paris interroge le comte Hoyos, Ambassadeur de la Double Monarchie. Celui-ci qualifie ce voyage de privé et indique qu'il n'a reçu aucune instruction particulière le concernant. Le public hongrois s'apaise peu à peu et la polémique cesse dans la presse hongroise.

C'est grâce à madame Adam que ce voyage prend toute sa dimension. L'idée d'une réception solennelle vient de Miksa Aranyi, jeune journaliste hongrois de Paris. Il se fait passer pour le délégué plénipotentiaire du Gouvernement hongrois, en réalité, il n'est que boursier, en visite chez des amis français hungarophiles. Le représentant du journal *Egyetértés* le dénoncera vivement.

Le 17 mai, un comité d'accueil provisoire se forme à Paris. On y trouve parmi d'autres l'écrivain Louis Ulbach qui le dirige, le

dramaturge Albert Millau, le député Henri Liouville, Charles-Louis Chassin, qui fit connaître Petőfi en France, les journalistes Jules Lermina, Miksa Aranyi et Alphonse Bernhard, le critique d'art Mario Proth. Ils participent à un banquet organisé par l'Association hongroise de Paris en l'honneur de l'Association littéraire internationale. Après le Congrès de Vienne en 1881, Ulbach et Proth s'étaient rendus à Budapest où ils avaient été bien accueillis. Proth connaissait la Hongrie et avait le souci constant de faire connaître les peintres hongrois. Ses critiques étaient intéressantes, car elles plaçaient la peinture hongroise dans une perspective autrichienne, tout en faisant ressortir les spécificités hongroises. Il en a dégagé la notion de dualisme: "Il y a dualisme en effet, et un dualisme bien tranché entre les Germains de Vienne et les Magyars de Pesth..." Tout cela fait de lui un hongrophile militant. Il fait beaucoup pour l'accueil, écrit de petits manifestes pour soutenir ce voyage, élément pour une fédération des nations européennes. Albert Millaud, collaborateur du *Paris-Journal* était en Hongrie en 1872. Des lettres amusantes qu'il envoya à son journal relatent ses rencontres avec les milieux libéraux. Alphonse Bernhard, correspondant de la *Gazette de Hongrie* à Paris connaissait bien les écrivains hongrois. Paul Arène fréquentait les amis de la Hongrie: Alphonse Daudet, Ferdinand de Lesseps, Henri de Bornier. Ce comité restreint se chargea des premières mesures et surtout de constituer un comité d'accueil plus large. Mario Proth requit des réductions de chemins de fer, qui furent accordées par le ministre Raynal (et qui coûtèrent 1 million de francs à l'Etat français). Ulbach proposa à la Société des Gens de Lettres de s'associer au comité, mais ceux-ci, vexés de ne pas avoir été pressentis dès le départ, refusèrent. Ulbach aurait ardemment souhaité la présence de Jókai, mais n'eut pas davantage de succès. Il se retira bien vite de la présidence pour la laisser à l'historien Henri Martin.

Le 29 mai, madame Adam annonça sa participation, et en peu de temps, entraîna de grandes personnalités littéraires. Victor Hugo accepta la présidence d'honneur, Ferdinand de Lesseps la présidence active. Madame Adam et Henri Martin firent vice-présidents. Louis Ulbach assura le secrétariat. Un grand nombre de personnalités de la presse et des milieux franco-hongrois de Paris complétèrent le bureau du comité. Le comité de soutien comportait 200 membres. L'appel à une cotisation de 50 francs ne rencontra pas un grand succès et fut même dénoncé par Jules Clarétie, Paul Déroulède, Ernest Daudet, Henri

Bornier, Massenet, Delibes... La plus active est bien sûr madame Adam qui mit les bureaux de la *Nouvelle Revue* à la disposition du comité et activa son vaste réseau d'amis. Malgré tout le comité rencontra de nombreux obstacles. Le principal est lié à la qualité des membres de la délégation hongroise. La presse française fait part de ses doutes malgré les assurances de la Société hongroise. Fin juin, le comité d'accueil est opérationnel. Le 8 juillet, la liste des participants hongrois parvint à Paris, ce n'étaient que des inconnus pour la plupart des Français, y compris pour le comité d'accueil. Les critiques redoublèrent dans la presse, ce qui eut pour conséquence que le comité d'accueil décida de ne pas recevoir la délégation hongroise de manière officielle. Après un travail du comité qui montra la réalité de la composition de la délégation, sa francophilie, l'opinion fut retournée et l'enthousiasme revint.

Le départ de Budapest a lieu le 7 juillet, en direction de Turin pour saluer Kossuth. Pulszky, le responsable du groupe, dans un discours de départ, salue la délégation de libéraux hongrois qui, en réaction à Tiszaeszlár, se rend en France pour témoigner de la réalité du peuple hongrois. Le *Pesti Napló* demande aux Hongrois d'apporter à la France le respect de la Hongrie.

La halte turinoise se passe au mieux et ils arrivent le 12 juillet à l'aube par le train à Paris. Malgré l'heure matinale, une centaine de personnes les accueillent aux cris de "Vive la Hongrie! Vive la France!" Dès la sortie de la gare, les voitures pavoisées aux couleurs de la Hongrie parcourent les rues de Paris. La délégation est fortement impressionnée et rassurée sur la sympathie entre les deux peuples. Comme prévu, le comité d'accueil n'était pas à la gare, mais Amédée Saissy avait attendu les voyageurs à la frontière italienne avec un message du comité. Quelques heures après l'arrivée, le bureau du comité conduit par Marius Fontanes les rencontra au Lion d'Or, les salua au nom de Lesseps et leur présenta le programme des cinq jours à venir.

Le jour même ils rendent visite à Victor Hugo. Celui-ci les attend avec impatience. Bien qu'une petite délégation eût été prévue, ils sont tous venus. Louis Ulbach les présente à Victor Hugo. Pulszky fait un compliment très dithyrambique où il compare le poète à Dante, Shakespeare et Goethe. Victor Hugo lui répond: "Hongrois..." puis

s'arrête en larmes, brisé par l'émotion. S'étant ressaisi, il reprend quelques instants plus tard:

"Vous, Hongrois, vous avez combattu comme nous pour la liberté, pour la vérité, pour l'humanité! Oui, nous sommes pour toutes les libertés, pour la liberté de conscience, pour la liberté de croire, pour la liberté d'examen! Ce siècle en a déjà conquis quelques-unes, mais le suivant les aura toutes, je vous en réponds. Vous, Hongrois, je vous salue donc comme des frères. Car, pour moi, il n'y a pas de peuples, il n'y a pas de frontières, il n'y a que des hommes qui combattent pour la liberté! Merci d'être venus! "

Il les invita dans son appartement à boire du champagne. Pulszky refit un discours et de nombreux toasts furent portés. Victor Hugo vida son verre à l'avenir de l'humanité. Devant la fatigue du vieil homme, la délégation se retira et cette visite fut sans aucun doute l'un des meilleurs moments du voyage, malgré l'intérêt de l'ensemble.

Le 12 au soir, la délégation participa à un banquet organisé en son honneur dans la grande salle de l'hôtel Continental. 200 convives étaient présents, dont les membres les plus éminents du comité d'accueil. En l'absence de Ferdinand de Lesseps empêché pour des raisons familiales, Henri Martin présida la soirée et salua les hôtes de Paris en insistant sur les traditions des relations de sympathie franco-hongroise. Après le discours d'Henri Martin, Pulszky et ses amis développèrent l'attitude libérale de leur délégation et leur adéquation à la Révolution française.

Pulszky, grand maître des Francs-maçons en Hongrie, dénonça fermement le procès de Tiszaeszlár et défendit la liberté de religion devant l'assemblée. Les toasts et les échanges de cadeaux se succédèrent au cours de cette soirée dont la presse rendit largement compte. Devant la gentillesse de l'accueil français, les artistes hongrois présents improvisèrent un concert. Il y eut sans doute quelques manifestations anti-germanistes, mais les journaux ne le rapportent pas. La presse hongroise fait écho à cette soirée en soulignant que la politique en avait été absente, et qu'elle avait exprimé la solidarité franco-hongroise.

Le 13 juillet, le comité d'accueil avait prévu un programme assez chargé: le Louvre, le Jardin d'acclimatation sous la direction de Geoffroy Saint-Hilaire. La journée se termina à l'Opéra où une soirée spéciale organisée pour la délégation hongroise attira également le Tout-

Paris. Vaucorbeil en assura la mise en scène. La *Marche de Rákóczi* fut jouée entre la deuxième scène de *Faust* et le ballet *La Korrigane*. Durant l'entracte, Pulszky et Urváry furent présentés au Ministre des Finances, Thirard, et au jeune député Georges Clémenceau. Quelques membres de la délégation se rendirent à une réception à l'Elysée où ils furent salués par Jules Grévy, Président de la République et Jules Ferry, Premier Ministre.

Le 14 juillet, malgré la pluie, la délégation hongroise participa à l'inauguration de la statue de la Liberté au défilé de Longchamp. 105 places leur étaient réservées dans la tribune d'honneur. Le soir, ils assistèrent au feu d'artifice au Trocadéro, puis descendirent la Seine sur des bateaux à vapeur.

Le 15 juillet fut un jour de repos avec une visite à l'Exposition industrielle où la journée leur était dédiée. Lesseps leur rendit une visite impromptue, les salua comme les représentants de la Hongrie libérale et plaça la Hongrie à la tête de la civilisation. Le soir, le Théâtre Français donna un spectacle en leur honneur. On joua le deuxième et le troisième acte de l'*Œdipe* de Sophocle, le premier acte du *Menteur*, le premier acte du *Roi s'amuse* de Victor Hugo et un extrait des *Précieuses ridicules*. *Le Figaro* en fit de grands éloges et salua le choix du programme.

Après le *Menteur*, Mlle Dudlay, benjamine du Théâtre, en robe blanche à la grecque, déclama un poème de Bornier en onze strophes écrit pour cette occasion:

"Aux voyageurs hongrois  
Vous que guide une heureuse et noble fantaisie  
Etrangers à nos yeux, à nos cœurs bien connus,  
Ambassadeurs de l'art et de la poésie,  
Dans Paris fraternel soyez les bienvenus!  
.....  
Merci d'être venus nous exciter encore  
A la lutte, au devoir, aux efforts triomphants,  
A tout ce que la France aime, bénit, honore  
Dans ses nobles aïeux et ses nobles enfants!"

Dolinay salua cet hommage comme le meilleur compliment à la nation hongroise. Bornier avait écrit en 80 une pièce intitulée *Les noces d'Attila*. Les Hongrois, bien que ne comprenant pas le français, firent un triomphe au jeune artiste. Türr alla le remercier. Le lendemain, un

bouquet de 1,5 m de diamètre exprima l'hommage des Hongrois. Cet événement eut un grand écho. La presse de Budapest publia le poème en langue originale et en traduction hongroise.

Après ce spectacle solennel, les Hongrois ont voulu témoigner leur gratitude aux membres du comité français en les invitant à un banquet d'adieu. Le 16 juillet au soir, 116 hongrois émus accueillirent 150 Français au Grand Hôtel. La soirée fut présidée par Ferdinand de Lesseps. Les hymnes se croisèrent, se répondirent pour célébrer l'amitié franco-hongroise. Les allusions politiques se firent aussi plus claires et directes. Pulszky, prenant la parole en premier, montra que la France est la patrie des idéaux et de l'amitié. Dans sa réponse, Ferdinand de Lesseps trouva les racines de l'amitié franco-hongroise dans la mission commune des deux nations, tant dans le passé que dans le présent: la Hongrie est le bastion de l'est, la France celui de l'ouest. Il cita une conversation avec Berlioz: "Quel est le plus beau moment de votre vie? dis-je à Berlioz le jour où il écrivit la Marche hongroise. – C'est le jour où je me suis senti Hongrois! répondit Berlioz." Lockroy continua par la lecture d'une lettre de Victor Hugo, où ce dernier insiste sur l'alliance forte entre les deux nations. Amédée Saissy, au nom des journalistes hongrois, montra qu'au-delà de la diversité de leurs opinions, ceux-ci se rejoignaient dans leur amitié pour la France.

Les journaux soulignèrent cette soirée. Ils écrivirent que ce sont deux peuples qui se rencontrent. Comme c'est l'Association littéraire internationale qui est à l'origine de ce voyage et que son prochain congrès aura lieu à Budapest, certains suggèrent que les personnalités du comité leur rendent visite. Henri Martin répond au nom de la presse française. Les discours se succèdent. Lesseps assure au nom du comité que les Français iraient à Budapest en 1885.

Après le banquet, on se rendit au siège du *Figaro* pour souligner l'amitié libérale franco-hongroise. Les journalistes du *Figaro* avaient dépensé 10 000 francs pour organiser cette soirée littéraire en l'honneur des Hongrois. Des artistes des principaux théâtres parisiens y sont présents. On a même fait venir madame Judic (la Blaha française) du bord de la mer où elle était en vacances. *Le Figaro* a toujours sympathisé avec la Hongrie. La salle pavoisée voit Léo Delibes jouer la *csardas* de *Coppélia*. Le *Szózat*, les deux hymnes résonnent sous les voûtes du palais.

Le 17 juillet on visite le magasin du *Printemps* où l'accueil est particulièrement chaleureux. Un petit groupe composé des principales personnalités va dire adieu à Victor Hugo et à madame Adam: Türr, Pulszky, Urváry, Saissy. Le 18 juillet, la majorité de la délégation quitte Paris. Ceux qui restent se rendent au siège de l'Association des journalistes républicains et au journal *Le Temps*, puis regagnent la Hongrie à leur tour. Seul Pulszky reste à Paris pour étudier l'Association littéraire internationale. Le 26, un banquet franc-maçon est organisé en son honneur.

Le tumulte de l'amitié franco-hongroise se tait. Le silence tombe, mais tous les acteurs ont bien l'impression d'avoir écrit une des pages d'or des relations d'amitié entre les deux pays. Dans les jours qui suivent, la presse des deux pays le souligne fortement.

La France rendit cette visite en 1885. Bien des membres de cette délégation avaient été des acteurs des journées mémorables de 1883. En 1889, plus de 600 Hongrois refirent le même voyage vers Paris en passant par Turin, pour saluer à nouveau Kossuth. L'hommage à Victor Hugo fut l'un des grands moments.

**Principaux ouvrages ou périodiques consultés**

BORNIER, Henri de (1894): *Poésies complètes* (1850-1893), Paris, 217

DOLINAY, Gyula (1884): *Írók és Művészek Társasága. Évi jelentés az 1883-1884-ik évről*, Budapest, 15

LAZAR, André (1983): "Le jour où Victor Hugo fondit en larmes...", *Revue de Hongrie*, Budapest, 86-92

LELKES, István: *A magyar-francia barátság aranykora 1879-1889*, Bibliothèque de l'Institut français à l'Université de Budapest, N° 23, 1932, 322

LEPAGE, Auguste (1884): *Les Dîners artistiques et littéraires de Paris*, Paris, 34

PROTH, Mario (1879): *Voyage au pays des peintres. Salon universel 1878*, Paris, 179

**La presse française ou hongroise a été dépouillée dans la période mai-août 1883.**

*Presse hongroise*

Budapesti Hírlap  
Egyetértés  
Fővárosi Lapok  
Magyarország és a Nagyvilág  
Pesti Napló  
Pesti Hírlap  
Vasárnapi Újság

*Presse française*

Le Charivari  
Le Correspondant  
Le Figaro  
Le Journal Amusant  
Le Monde Illustré  
Le Rappel  
La République Française  
Le Siècle  
Le Temps

Catherine HOREL

Institut Pierre Renouvin, Université de Paris I

## **Les fêtes du Millénaire de la Hongrie vues par la France**

### INTRODUCTION

D'après les plus anciennes chroniques hongroises, l'an 896 est généralement considéré comme le début de l'établissement des Hongrois sur le territoire de la grande plaine, en Transdanubie à l'ouest du Danube, et dans la partie occidentale de la future Haute Hongrie, ainsi qu'en Transylvanie. Cette installation est le résultat de conquêtes effectuées aux dépens des Bulgares, des Francs et des Moraves par les troupes d'Árpád.

Le nom du premier souverain du territoire hongrois tel qu'on le connaît par la suite est donc automatiquement associé à la prise de possession de la Pannonie par les Hongrois et il est par conséquent regardé comme le fondateur de la nation hongroise.

Le symbole apparaît donc clairement: commémorer la naissance de la nation hongroise en 1896 signifie avant tout affirmer la place de la Hongrie en Europe et tenter une fois de plus de proclamer sa différence, si ce n'est ses velléités d'indépendance vis à vis de l'Autriche. Cette volonté apparaîtra de plus en plus évidente tout au long du déroulement des préparatifs des fêtes. Une manifestation qui ne devait avoir à l'origine qu'une dimension modeste, réduite à une exposition nationale, prend rapidement de l'ampleur avec la multiplication des cérémonies toutes plus chargées de sens les unes que les autres, tant à Budapest qu'en province, l'exposition devenant, au-delà de son but initial qui était de glorifier les productions nationales et de servir de vitrine à une Hongrie jeune et dynamique, un instrument politique dans les mains du gouvernement hongrois.

Mais comment ressent-on de l'extérieur et plus particulièrement de France, la commémoration du Millénaire de la Hongrie? Les diplomates en poste à Vienne et à Budapest se contentent-ils de rendre compte des festivités auxquelles ils sont conviés en les considérant

comme des réjouissances dynastiques, ou bien perçoivent-ils sous les fastes les tensions politiques avec l'Autriche ainsi qu'avec les différentes nationalités? A Paris, la presse ainsi que les ouvrages publiés à l'occasion de cet anniversaire, donnent au public français une certaine image de la Hongrie. Avons-nous affaire à une opération de propagande, qu'elle soit favorable ou défavorable, ou bien peut-on dire que l'opinion publique française a à sa disposition un reflet fidèle de ce pays?

Traditionnellement, le public français demeure slavophile et l'on pourrait donc penser que l'attitude de la Hongrie vis-à-vis des nationalités serait plutôt de nature à l'indisposer devant la glorification manifeste de la nation magyare. D'un autre côté, les souvenirs de la révolution de 1848 parlent en faveur des Hongrois, sans cesse en lutte avec l'Autriche. Il est permis de penser que nous retrouverons ces deux éléments tant dans la correspondance diplomatique que dans la presse et la littérature.

Je présenterai tout d'abord les fêtes du Millénaire en commençant par retracer leur origine, puis l'organisation de leur déroulement en consacrant une large part à l'Exposition nationale et au développement de Budapest.

J'étudierai ensuite les rapports des diplomates français conviés aux diverses manifestations, après avoir dit quelques mots du contexte politique.

Enfin, je me tournerai vers Paris, afin d'observer, à travers la presse et les divers ouvrages parus à l'occasion des fêtes du Millénaire, l'image de la Hongrie donnée au public français.

## **I – LES FÊTES DU MILLÉNAIRE**

### **A – Origine et organisation**

Le 31 octobre 1891, la Diète est saisie du projet de Gábor Baross, Ministre du Commerce, d'organiser une exposition nationale, initialement prévue pour 1895. Cette proposition est adoptée

et le texte de la loi (II: 1892) exprime clairement le but de la manifestation:

"La nation doit étaler ce qu'elle produit elle-même avec ses propres ressources. Nous devons organiser cette Exposition pour montrer les progrès accomplis par la nation millénaire et pour indiquer par là l'avenir qui peut lui être réservé".<sup>1</sup>

Baross meurt le 10 mai 1892, son successeur, Béla Lukács, constitue une Commission Nationale qui commence ses travaux le 11 décembre. Le 1er janvier 1893, il soumet un projet de loi proposant de repousser l'Exposition en 1896, afin de permettre l'achèvement de tous les travaux entrepris. Le budget prévisionnel est de 2 800 000 Forints.

Le 19 février 1893, après que le projet ait été rendu public par le Ministre dans un appel à la nation, le gouvernement nomme un directeur pour l'Exposition en la personne de Imre Németh; mais le Millénaire ne porte décidément pas chance à ses serviteurs car Németh meurt le 20 janvier 1895. Il est remplacé par Joseph Schmidt.

Le 31 décembre 1895 à minuit, toutes les cloches du pays sonnent la naissance de l'année millénaire. Le premier acte significatif de cette année 1896 est constitué par la session de la Diète le 21 avril, à laquelle les députés assistent en tenue de cérémonie et qui inaugure officiellement les festivités. L'Assemblée vote à cette occasion la loi (VIII: 1896) commémorative du Millénaire.

Hormis l'exposition dont il sera question dans quelques instants, une foule de cérémonies accompagne le déroulement de l'année, citons notamment la translation de la Couronne de Saint Etienne dans l'Eglise du Couronnement, c'est à dire *Mátyás templom* récemment terminée, le 5 juin 1896, la pose des fondations du nouveau château royal de Buda le 6 juin. Le 8 juin, date anniversaire du Couronnement de 1867, les corps constitués rendent hommage à François-Joseph. Le cortège se rend de l'église au Parlement, la séance dite du Millénaire a lieu sous la coupole nouvellement achevée.

---

<sup>1</sup> Cité dans GELLÉRI (1896): *Guide de l'exposition nationale du Millénaire*. Budapest, 42

Le Ministre de la Justice, Dezső Szilágyi, accueille l'empereur en soulignant la solidité des liens avec la Monarchie, celle-ci étant garante de l'unité et de la liberté de la nation hongroise.

Le 5 juillet 1896, le Parlement se rend à Pusztaszer non loin de Szeged, lieu où Árpád a fondé la nation hongroise, on inaugure là une statue du roi. De nombreuses autres statues d'Árpád fleuriront cette année-là à travers le pays.

Finalement, la dernière grande manifestation de la Hongrie millénaire peut être vue dans l'inauguration par l'Empereur du Canal des Portes de Fer, le 27 septembre, en présence des rois de Serbie et de Roumanie.

## **B – L'exposition nationale**

Le 2 mai 1896, François-Joseph inaugure solennellement l'Exposition du Millénaire, en présence des membres de la Diète, du corps diplomatique, et des hauts dignitaires de la Monarchie.

L'Exposition est divisée en deux sections principales, la première retraçant l'histoire de la nation hongroise, la seconde présentant au public l'ensemble des réalisations et productions du pays.

Par ailleurs, une section est consacrée à la Croatie et une autre à la Bosnie-Herzégovine, cette dernière étant dirigée par le conservateur du Musée de Sarajevo.

La première section est elle-même divisée en trois parties: à savoir la vie religieuse, les manifestations de l'esprit public et les mœurs de la vie privée, et enfin la vie militaire. (Je cite là délibérément les termes employés dans le guide officiel de l'Exposition en français).

La seconde section se subdivise en 20 sections et je vous ferai la grâce de les énumérer toutes, sachons cependant que le tour d'horizon est extrêmement large car tous les domaines sont représentés, de l'agriculture aux transports en passant par le commerce et la finance, et des produits chimiques à l'ethnographie et aux arts.

On compte en tout 24 174 exposants et on nous annonce des recettes de 4 380 000 Forints, miraculeusement en équilibre avec le chiffre des dépenses.

Le cadre de l'Exposition est également utilisé pour des expositions temporaires de toutes sortes, des animaux à l'horticulture, de même que pour un grand nombre de congrès en tous genres et notamment un congrès de la presse.

Au total, il y eut 6 millions de visiteurs, sur ce nombre cependant, seulement 60 000 sont des étrangers et encore s'agit-il en majorité de Cisleithans. On peut néanmoins noter que les organisateurs ne ménagèrent pas leurs efforts pour attirer la clientèle occidentale principalement et offrir des tarifs intéressants aux voyageurs. De Paris il en coûtait ainsi 196 francs et 15 centimes pour un aller-retour en deuxième classe par l'Orient-Express jusqu'à Budapest.

En effet, s'il s'agit bien du Millénaire de la Hongrie, c'est en fait la gloire de Budapest qui est célébrée là. Certes, des manifestations ont lieu en province, par exemple à Bratislava, alors Pozsony, on inaugure une statue représentant Marie-Thérèse, qui sera détruite en 1919. Mais en vérité, c'est bel et bien la capitale qui se taille la part du lion et qui fait audacieusement étalage de sa jeunesse et de son dynamisme.

### **C – Le triomphe de Budapest**

L'année 1896 marque pour la capitale du royaume de Hongrie une sorte d'âge d'or qui se prolongera jusqu'en 1918. Budapest est alors la seconde ville de l'Empire après Vienne, comptant 601 600 habitants (Vienne 1 300 000), mais elle est aussi et avant tout la onzième ville d'Europe, sa croissance semble irrésistible. Budapest donne l'image d'une ville jeune, dynamique et, fait nouveau, de plus en plus magyare. A son développement travaillent ensemble le gouvernement et la municipalité.

Les fêtes du Millénaire sont l'occasion de réaliser dans la capitale un nombre considérable de travaux qui vont en grande partie lui donner le visage que nous lui connaissons aujourd'hui. En effet, la

plupart des monuments devenus des symboles de la ville, doivent leur existence aux exigences architecturales du Millénaire.

Et tout d'abord le site même de l'Exposition nationale, le *Városliget*, le parc de la ville où les différents pavillons sont dispersés; le château faussement médiéval de Vajdahunyad qui abritait la section historique, à l'entrée du parcours de l'Exposition, se voulait la réplique du fief de la famille des Hunyadi en Transylvanie, il renferme aujourd'hui les collections du Musée de l'Agriculture.

A quelques centaines de mètres s'ouvre la place des Héros (*Hősök tere*), vaste espace organisé autour d'un monument central à la gloire d'Árpád et des sept tribus conquérantes, entouré d'une colonnade où figurent quatorze statues représentant les gloires nationales. Cet ensemble qui est lui-même réalisé par l'architecte Albert Schickedanz et le sculpteur György Zala ne sera terminé qu'en 1929. Sur l'un des côtés de la place, l'édification du Musée des Beaux Arts commence.

L'endroit est également le point de départ de la première ligne de métro du continent, inaugurée le 10 mai 1896: "le tramway souterrain" ainsi dénommé dans le catalogue de l'Exposition, conduisait les voyageurs jusqu'à la place Gizella, aujourd'hui Vörösmarty. Les wagons en bois, de couleur jaune, se succédaient toutes les trois minutes et roulaient à la vitesse de 40 km/h. Le trajet coûtait alors 10 kreutzer.

A ce propos, il est assez amusant de citer un court extrait d'un ouvrage dont il sera question tout à l'heure: "Signalons notamment l'élégant tramway électrique, si confortablement organisé sous l'avenue Andrassy et que nos conseillers municipaux, qui sont allés aux frais de la Ville de Paris, visiter l'Exposition de Budapest, auraient bien dû étudier sur place pour nous en faire profiter."<sup>2</sup>

Non loin du terminus, le Parlement, œuvre de Imre Steindl, commencé en 1880 et achevé seulement en 1902, dont l'ambitieuse coupole néogothique sera tout juste prête pour accueillir les députés le 8 juin 1896.

---

<sup>2</sup> WITTE, Baron Jehan de (1897): *En Hongrie*, Paris, 23

L'un des bâtiments les plus significatifs de l'art nouveau à Budapest, le Musée des Arts Industriels (*Iparművészeti Múzeum*), réalisé par Ödön Lechner, est inauguré le 4 octobre.

Toujours dans le domaine de la culture, l'Opéra comique (*Vígszínház*), ouvre ses portes le 1er mai par une pièce de Jókai. Il est également amusant de noter que le 29 avril, la première représentation cinématographique a lieu à Budapest, dans le cabaret de Somossy, sous le nom d'"animatographe".

Depuis l'unification des trois villes, Óbuda, Buda et Pest, la traversée du Danube est devenue un exercice quotidien. Le pont aux chaînes, *Lánchíd*, permet de se rendre d'une rive à l'autre depuis 1844, l'année millénaire marque l'ouverture à la circulation d'un nouveau pont, dédié à François-Joseph, tandis que le futur pont Elisabeth est encore en construction, il sera achevé en 1903.

Passons maintenant sur l'autre rive. A Buda, la principale nouveauté est la reconstruction de l'église du Couronnement, *Mátyás templom*, effectuée entre 1892 et 1896, dans un style néogothique d'inspiration allemande. On y célèbre un service d'action de grâces accompagné par la Messe du Couronnement composée par Liszt.

Finalement, les travaux d'agrandissement du château royal, sous la direction d'Alajos Hauszmann, commencèrent en cette année du Millénaire pour ne s'achever qu'en 1905.

Toutes ces manifestations et réalisations ayant pour but de faire de la Hongrie un pays moderne, tourné vers l'extérieur et surtout vers l'occident, n'échappent pas aux observateurs étrangers au premier rang desquels les diplomates. Ceux-ci sont également à même d'apprécier à leur juste valeur les pompeuses démonstrations d'une nation qui clamé sa différence alors même qu'elle doit batailler, sans faire toujours preuve de bonne foi, avec le gouvernement autrichien dans le cadre des négociations instaurées par le Compromis qui lie les deux partenaires depuis 1867.

## II – LA DIPLOMATIE FRANÇAISE FACE AU MILLÉNAIRE

### A – Le contexte politique

Pour donner une idée de l'atmosphère qui règne au début de l'année 1896, je citerai l'une des premières dépêches de l'Ambassadeur de France à Vienne, datée du 18 janvier 1896:

"La Hongrie, toute à la célébration grandiose de son Millénaire, veut la paix non seulement à l'extérieur, mais à l'intérieur; elle la veut tellement qu'elle a été sur le point d'obtenir et qu'elle obtiendra peut-être cette trêve de Dieu qu'a proposée le Cte Apponyi, pour suspendre durant cette année les luttes des partis politiques et religieux".<sup>3</sup>

Il ne sera plus question par la suite de cette trêve et les difficultés rencontrées dans la renégociation du Compromis entre l'Autriche et la Hongrie se poursuivront durant toute l'année, en parallèle aux fêtes du Millénaire. Le paradoxe résidant dans le fait que la Hongrie, qui utilise ces manifestations pour clamer à l'extérieur sa réussite, refuse dans les discussions avec son partenaire de voir sa quote-part dans les dépenses communes augmenter de façon conséquente. Tous les dix ans les mêmes difficultés surgissent, principalement au sujet de l'union douanière et commerciale.

Les pourparlers semblent devoir déboucher sur une impasse, comme le constate l'ambassadeur de France à Vienne dans sa dépêche datée du 19 mars 1896:

"Le chef de section des affaires commerciales au Ministère des Affaires Etrangères me laissait entrevoir dernièrement qu'on n'espérait plus pouvoir arriver à un résultat. Le compromis, dans ces conditions, serait prorogé pour la durée d'un an. Les Hongrois pourront fêter leur Millénaire sans craindre d'en ternir l'éclat par un désaccord avec l'Autriche et on reprendrait les négociations l'an prochain".

Pour dire quelques mots du contexte purement politique, je rappellerai que les libéraux sont au pouvoir en Hongrie depuis 1867. C'est le cabinet de Sándor Wekerle qui a été l'instigateur de la célébration du Millénaire, il reste en place de 1892 à 1895. Un gouvernement en tout point semblable lui succède, présidé par Dezső

---

<sup>3</sup> MAE, CP Autriche-Hongrie, vol. 565 dépêche n°10 du 18 janvier 1896

Bánffy qui restera en place jusqu'en 1899. A la fin de l'année 1896, des élections générales ont lieu en Hongrie et elles sont une fois de plus remportées par le parti libéral.

C'est donc dans ce climat que vont se dérouler les fêtes du Millénaire, émaillées çà et là d'incidents plus ou moins diplomatiques que nous allons trouver relatés par les diplomates français.

## **B – Les réactions des diplomates français.**

Présentons tout d'abord rapidement l'Ambassadeur de France à Vienne: Henri Auguste Lozé est né le 21 janvier 1850, il embrasse la carrière préfectorale avant d'être nommé à Vienne le 13 novembre 1893, ils sera mis à disposition le 10 octobre 1897.

L'Ambassadeur sera parfois relayé par le conseiller de l'Ambassade, secrétaire de 1ère classe Edgard Le Marchand, né le 17 janvier 1851, entré dans la carrière diplomatique par un poste de secrétaire de 3ème classe déjà à Vienne en 1879; après avoir été chargé d'affaires, toujours à Vienne en 1893, il est nommé secrétaire de 1ère classe le 8 décembre 1895.

Le gouvernement français dispose également d'un consulat général à Budapest où officie le Comte Paul de Turenne d'Aynac depuis le 27 janvier 1894.

A Paris, les Ministres des Affaires Etrangères sont au nombre de trois pour la période qui nous intéresse: Marcellin Berthelot, Sénateur, en poste jusqu'au 28 mars 1896, puis Léon Bourgeois, également Président du Conseil, et enfin Gabriel Hanotaux, qui prend ses fonctions le 30 avril 1896.

Avant de prendre connaissance des rapports des agents diplomatiques, il est intéressant de voir tout d'abord la réaction du gouvernement français à l'annonce des fêtes du Millénaire.

Par une lettre datée du 11 avril 1896, le Président du conseil et ministre des Affaires Etrangères, Léon Bourgeois, s'adresse au Président de la Chambre de Députés, l'informant de la tenue à Budapest d'une exposition nationale commémorant le millénaire du royaume de Hongrie.

"Le Comte Wolkenstein (Ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris) me fait part en même temps du prix que son gouvernement attacherait à ce que les représentants de la nation française voulussent bien rehausser cette solennité de leur présence".<sup>4</sup>

De son côté, l'Ambassadeur de France à Vienne s'interroge sur les convenances à observer lors des futures cérémonies. En effet, il s'agit bien de fêter la Hongrie et non l'Autriche, d'autant que c'est le gouvernement hongrois qui lance les invitations. Mais François-Joseph est Roi de Hongrie et le couple impérial assistera à toutes les manifestations; il n'y a donc pas lieu de craindre un incident diplomatique. Il s'agit bien au contraire de témoigner sa reconnaissance et c'est ce qu'envisage Lozé dans son télégramme du 27 avril 1896:

"Plusieurs de mes collègues se sont préoccupés de ce que les gouvernements étrangers en dehors de l'envoi de leurs représentants à Budah Pesth (sic) pourraient faire afin de répondre d'une manière plus courtoise à l'invitation du Gouvernement hongrois. On s'est demandé s'il ne serait pas convenable que chaque Ambassadeur sollicite la mission de présenter au Roi les félicitations de son Gouvernement à l'occasion de la célébration du millénaire du peuple hongrois".(...)<sup>5</sup>

Il est finalement décidé, après accord entre le Comte Nigra, doyen du Corps diplomatique à Vienne et le comte Goluchowski, ministre des Affaires Etrangères, que François-Joseph accorderait au début des fêtes une audience solennelle aux Ambassadeurs. Lozé demande alors à Bourgeois de lui faire parvenir: "les souhaits et les compliments que le Gouvernement adresse au peuple hongrois"<sup>6</sup>.

Le 4 mai 1896, Lozé adresse à Paris une très longue dépêche dans laquelle il relate en détail les cérémonies auxquelles il a assisté, il en profite également pour dresser un portrait de la Hongrie et des Hongrois qui rejoint l'image traditionnelle que se font les Français de ce pays au XIXème siècle, dans son aspect positif.

"La Hongrie a tenu à fêter par des cérémonies brillantes le millénaire de son existence. Elle n'a rien épargné pour donner à ses

---

<sup>4</sup> MAE, NS, Politique intérieure, vol.4 (Hongrie), extrait du JO du 15 avril 1896

<sup>5</sup> MAE, CP Autriche-Hongrie, vol.566, Télégramme n°17 du 27 avril 1896

<sup>6</sup> id.

invités ou à ses visiteurs une idée grandiose de son développement et de sa puissance. Et en effet on se trouve amené à rendre hommage au résultat qu'elle atteint, autant grâce au sentiment d'orgueil qui est le caractère essentiel de sa race, que par sa vitalité et sa persévérante énergie. (...) Les Hongrois ont le sentiment de leur force, et il est intéressant de constater le dédain assez profond qu'ils professent pour les autres parties de la Monarchie"<sup>7</sup>.

Lozé constate ensuite les effets produits par les fêtes du Millénaire sur la vie politique hongroise, à savoir la naissance d'un véritable consensus:

"Les divisions qui séparent si vivement les partis politiques dans ce pays et qu'on a pu constater (...), disparaissent aussitôt qu'il s'agit du prestige et de la gloire de la Hongrie. Riches magnats ou simples citoyens font aussitôt masse par un instinct patriotique remarquable, tout calcul est laissé de côté et ils ne marchandent aucun sacrifice s'il peut servir à la grandeur de la nation".<sup>8</sup>

Lozé a visité l'exposition à la suite de l'Empereur et des personnalités, il en donne une description élogieuse, étant particulièrement impressionné par la section historique:

"La partie historique, admirablement présentée, domine l'ensemble. On trouverait difficilement ailleurs une réunion d'objets anciens et de souvenirs d'une valeur artistique et historique aussi considérable".<sup>9</sup>

L'Ambassadeur rapporte d'ailleurs les propos de François-Joseph, s'adressant pendant la visite au Ministre hongrois du commerce Ernő Dániel et parlant de l'Exposition: "elle était donc une œuvre éminente de paix démontrant aux yeux du monde que la nation hongroise non seulement a su toujours défendre le trône et la patrie sur le champ de bataille, mais qu'elle a su conquérir une place digne d'elle au milieu des peuples civilisés".<sup>10</sup>

---

<sup>7</sup> MAE, CP Autriche-Hongrie, vol 566, dépêche du 4 mai 1896

<sup>8</sup> id.

<sup>9</sup> id.

<sup>10</sup> id.

L'audience de François-Joseph aux ambassadeurs a lieu le lundi 4 mai 1896, le Corps diplomatique est ensuite reçu au Château royal de Buda par : "l'Empereur et l'Impératrice ou mieux par le Roi et la Reine comme il faut dire à Pest".<sup>11</sup>

De retour à Vienne, Lozé prend connaissance de la presse et des divers échos des fêtes du Millénaire, et notamment de la protestation des nationalités soumises à la Hongrie. Lozé signale que cette protestation a pris la forme d'un communiqué publié à Prague dans le *Narodni Listy* et signé par une délégation roumaine, slovaque et serbe. Il donne quelques extraits de cette déclaration que nous aurons l'occasion de citer plus tard et rend également compte d'autres manifestations d'hostilité à la célébration du Millénaire: ainsi les étudiants de Prague ont fait parvenir à leurs camarades de Zagreb une lettre de soutien. A Vienne, des troubles provoqués d'après l'ambassadeur par les étudiants nationalistes allemands ont éclaté à l'Université et se sont achevés en manifestation générale contre le Millénaire, les Juifs, le gouvernement.<sup>12</sup>

De manière générale, Lozé évite de trop mentionner le problème des nationalités en Hongrie, il se retranche derrière les déclarations de François-Joseph qui affirme le 5 juin 1896 lors de la translation de la Couronne de Saint Etienne que les droits des peuples de Hongrie sont respectés et garantis par l'Empire.

Il reconnaît certes que la Hongrie a encore des progrès à faire dans le domaine des droits à accorder aux nationalités mais en bon diplomate il ne se permet d'émettre aucun jugement. Ainsi, parlant dans sa dépêche du 4 mai du consensus généré par le Millénaire, il s'autorise juste une remarque: "C'est cette unité qui a assuré à la Hongrie l'influence qu'elle exerce dans l'Empire d'Autriche, où elle s'impose si aisément par sa volonté et sa férocité aux autres nationalités moins compactes".<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> MAE, CP Autriche-Hongrie, vol.566, dépêche n°83 du 6 mai 1896

<sup>12</sup> MAE, CP Autriche-Hongrie, vol.566, dépêche n°90 du 14 mai 1896

<sup>13</sup> voir note 7.

On pourrait s'interroger longuement sur le sens donné par Lozé à la "férocité" hongroise et se demander ce qu'est une nationalité "compacte"?

Le Consul général à Budapest s'embarrasse beaucoup moins de nuances, ce qui est particulier quand on songe que c'est lui le diplomate de carrière! Relatant à son tour la visite de l'exposition par François-Joseph, il signale les efforts déployés par l'Empereur lors de son passage dans les pavillons de la Croatie et de la Bosnie-Herzégovine pour ménager les susceptibilités des Slaves. Le Comte de Turenne conclut alors: "Dans ces conditions la célébration du Millénaire aura démontré une fois de plus les difficultés que la politique agressive hongroise rencontre auprès des Slaves".<sup>14</sup>

Voilà un ton bien différent, bien plus proche de celui que nous rencontrerons tout à l'heure dans les publications parisiennes. Mais M. de Turenne n'en reste pas là et récidive à l'occasion de l'inauguration par l'empereur François-Joseph, le Roi Carol de Roumanie et le Roi Alexandre Ier de Serbie, du canal des Portes de Fer le 27 septembre 1896.

Il est par ailleurs intéressant de noter que Lozé s'y rendra également, mais que l'on ne trouve pas de rapport à ce sujet dans sa correspondance. Le récit de Turenne est donc doublement précieux:

"Les Hongrois avaient la prétention que l'ouverture des Portes de Fer eût le caractère d'une fête nationale hongroise et fût une sorte d'apothéose des fêtes du Millénaire, en présence de deux souverains étrangers, dont les peuples ont à maintes reprises manifesté leur hostilité envers la Hongrie en raison de l'oppression qu'elle fait subir à leurs frères soumis à la couronne de Saint Etienne. Ils ont été amèrement détrompés par l'attitude de François-Joseph qui n'a parlé qu'au nom de la Monarchie et qui a soigneusement évité la moindre allusion pouvant donner à la cérémonie le caractère d'une fête magyare".<sup>15</sup>

Je laisserai cependant le mot de la fin pour ce qui est de la diplomatie au conseiller Le Marchand, qui conclut en quelque sorte les rapports de l'ambassade de France à Vienne concernant le Millénaire de la Hongrie, à l'occasion des élections générales du mois d'octobre 1896 et de la visite de l'Empereur à Budapest, dans sa dépêche du 4 novembre:

---

<sup>14</sup> MAE, CPC Autriche-Hongrie, vol.46, dépêche n°89 du 12 mai 1896

<sup>15</sup> MAE, CPC Autriche-Hongrie, vol.46, dépêche n°180 du 4 novembre 1896

"Assez peu satisfait du Ministère actuel, il y a quelque temps, son dernier séjour à Pest a complètement modifié ses idées. Il a été flatté du succès de l'Exposition, du grand nombre d'étrangers qui sont venus la visiter, de l'éclat que la réunion de nombreux congrès a jeté sur la capitale de son royaume. Il a exprimé sa satisfaction dans la lettre qu'il a adressée, avant de quitter la Hongrie, au Bon Banffy, en le chargeant de remercier tous ceux qui avaient pris part à l'organisation des fêtes du Millénaire".<sup>16</sup>

### III – L'OPINION PUBLIQUE FRANÇAISE ET LE MILLÉNAIRE

#### A – La presse

Dans la presse, il est surtout question de l'Exposition nationale et moins des autres cérémonies à caractère spécifiquement hongrois ou dynastique, on choisit donc de commenter la réalisation de l'exposition car celle-ci demeure l'élément le plus spectaculaire des fêtes du Millénaire et donc par là le plus susceptible d'intéresser le public français déjà habitué à ce type de manifestations.

Ainsi l'exposition de Budapest fait-elle la une de la très célèbre *Illustration* pour le numéro du 18 avril 1896. On peut voir en couverture du journal des reproductions du pavillon des chemins de fer, de l'agriculture, du commerce et des finances, de l'instruction publique et enfin de la section historique. Quelques pages plus loin, un article est consacré aux fêtes du Millénaire.

Après quelques généralités sur l'histoire de l'implantation en Hongrie des tribus d'Árpád, on en vient aux fêtes proprement dites:

"Cette manifestation commémorative sera l'occasion de grandes fêtes auxquelles assisteront l'Empereur, la cour, l'aristocratie, le clergé, et prendra part toute la population aussi bien que l'élite du pays. Ajoutons que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris vient, au nom de son gouvernement, d'exprimer à notre ministre des affaires étrangères le désir de voir des représentants de la nation française rehausser cette solennité de leur présence".<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> MAE, CPC Autriche-Hongrie, vol.568, dépêche n°180 du 4 novembre 1896

<sup>17</sup> *L'Illustration*, n° du 18 avril 1896

On notera au passage que le journaliste reprend mot pour mot les termes de la lettre du Ministre des Affaires étrangères au Président de la Chambre des députés que nous avons cité tout à l'heure, celle-ci avait en effet été publiée dans la presse quotidienne.

On s'attache ensuite à la description détaillée des pavillons puis vient la conclusion : "enfin, pour revenir à la couleur locale, on a eu l'ingénieuse idée de construire dans l'enceinte un village hongrois, auquel rien ne manque, ni l'église au svelte clocher, ni le marché, et qui, une fois animé, donnera aux visiteurs étrangers un aperçu des mœurs et des coutumes rurales du pays.

Bref, tous ces édifices formeront, parmi la verdure des arbres, un ensemble des plus pittoresques et des plus curieux".<sup>18</sup>

La semaine suivante, dans le numéro du 25 avril, un autre journaliste vraisemblablement car l'article est signé, à savoir Julien Lavalette, relate sa visite à l'Exposition. Il est donc permis de supposer que des visites avaient été organisées, dans un but bien légitime de propagande, avant le 2 mai, date de l'inauguration, à l'intention de la presse.

Après une longue et laborieuse description, absolument exhaustive cependant, de tous les pavillons et de toutes les curiosités de l'exposition, dans un style tout aussi lyrique que dans le premier article et parfaitement caractéristique de la presse française du XIX<sup>ème</sup> siècle, M. Lavalette émet enfin son jugement:

"en tout cas, les Hongrois peuvent être fiers de leur œuvre: elle atteste leur vitalité et leur grandeur dans le présent comme dans le passé; elle représente une garantie certaine de leur avenir. Aussi, est-ce avec un juste sentiment d'orgueil national que les Magyars peuvent jeter un coup d'œil en arrière sur les dix siècles écoulés et inviter les nations européennes à revivre avec eux les principales phases de leur intéressante histoire, si pleine d'épisodes héroïques et glorieux".<sup>19</sup>

Au début de mon exposé, j'ai évoqué la typologie des opinions généralement répandues en France au sujet de la Hongrie, nous sommes là en présence de l'apologie la plus complète certes, mais il faut bien noter que les lecteurs de *l'Illustration* n'attendent pas de ce genre de reportage qu'il leur apporte une analyse politique. Nous aurons sans doute plus de chance avec la *Revue des Deux Mondes* et l'article paru

---

<sup>18</sup> id.

<sup>19</sup> *L'Illustration*, n° du 25 avril 1896

dans la "Chronique de la Quinzaine" du 31 mai 1896, rédigé par Francis Charmes.

Comme ses collègues, Francis Charmes rappelle en quelques lignes la fondation du royaume de Hongrie. Mais très vite il en arrive à son propos et l'on retrouve là bien des traits déjà notés par l'Ambassadeur Lozé:

"Les Magyars ont de tout temps excité et ils excitent encore les sentiments les plus divers; mais on ne peut pas leur refuser un patriotisme indomptable, un esprit politique merveilleusement aiguisé, une surprenante facilité d'adaptation aux idées occidentales (...). On reste étonné qu'étant aussi peu nombreux qu'ils le sont, proportionnellement aux masses slaves et allemandes dont ils sont entourés, ils aient pu, sans jamais se laisser absorber, sans rien perdre de leur caractère propre, sans cesser un seul instant d'être eux-mêmes, échapper à tous les dangers, survivre à toutes les catastrophes, se relever toujours plus solides, et jouer avec des fortunes et sous des formes sans cesse renouvelées, un rôle aussi considérable dans l'histoire du monde".<sup>20</sup>

Par la suite, le journaliste en arrive aux principaux traits de la vie politique hongroise et il fait à ce propos la même constatation que le diplomate, à savoir l'effet de consensus politique produit par l'organisation de ces fêtes du Millénaire:

"Dans aucune autre nation la vie politique n'est plus intense que chez eux. (...) Aussi lorsque l'occasion se présente comme aujourd'hui de célébrer une grande fête nationale, chacun s'y porte-t-il avec une ardeur extrême. Il n'est plus question d'autre chose. Toutes les autres affaires sont suspendues. Les partis, et dieu sait s'ils sont ardents les uns contre les autres ! se réconcilient pour un moment dans une passion commune qui domine toutes les autres".<sup>21</sup>

Francis Charmes aboutit alors à une conclusion qui n'en est pas une et annonce en fait, après les louanges légitimes adressées aux Hongrois, que l'on ne va pas tarder à faire mention de certains griefs:

"Comment ne pas accorder une large et sincère estime à un peuple qui fait si bien les choses et qui, en somme, quelques brillantes qu'aient été ses destinées, n'a jamais rien dû qu'à lui-même? (...) Toutefois il n'y a pas de médaille sans revers, et après avoir été juste

---

<sup>20</sup> "Chronique de la Quinzaine", 31 mai 1896, *Revue des Deux Mondes*, 1896, tome 3, 718

<sup>21</sup> id. 719

envers les Magyars, nous ne le serions pas pour les autres nationalités de l'empire, ni même pour d'autres nations voisines, si nous ne disions pas qu'elles ont d'assez bonnes raisons de ne pas s'associer aux fêtes de Pesth. (...) Satisfaits de la situation qu'ils se sont assurée, [les Magyars] n'ont pas de préoccupation plus grande que d'empêcher les autres de marcher sur leurs traces et d'atteindre à côté d'eux le même but".<sup>22</sup>

Voilà donc la question des nationalités mise au jour; tout comme dans les rapports diplomatiques, elle avance masquée. Nous allons voir que dans les ouvrages publiés en France à l'occasion de ce Millénaire, elle apparaît parfois plus ouvertement. Avant cela, laissons la *Revue des Deux Mondes* conclure par un jugement sur le caractère magyar, qui, il faut le reconnaître, se révèle être assez proche d'une certaine vérité et dont maints traits sont encore d'actualité:

"Ils sont plus chevaleresques que généreux, plus intelligents que tolérants, épris de liberté pour eux, mais volontiers jaloux de la liberté des autres. La sympathie qu'ils inspirent, quelque profonde qu'elle soit, ne va donc pas sans quelques réserves. Ils sont restés une nationalité distincte et dominante au milieu de plusieurs autres, dont ils n'ont pas su faire une nation véritable, et là est la limite de l'admiration qu'ils méritent. Cette admiration n'en reste pas moins très vive, et lorsque l'on se rappelle tout ce qu'a fait autrefois la Hongrie, lorsqu'on constate ce qu'elle est encore en ce moment, il faut bien reconnaître qu'il y a en elle quelque chose de puissant".<sup>23</sup>

## B – Les publications

Trois ouvrages parus à Paris ont particulièrement retenu mon attention et je les ai jugés suffisamment représentatifs. mais avant d'en venir à cette analyse, je voudrais signaler l'abondance de publications officielles du Millénaire rédigées en langue française: on trouve ainsi plusieurs éditions d'histoires de la Hongrie, des ouvrages sur la situation actuelle du pays, ainsi que le guide et le catalogue officiels à l'époque de l'Exposition.

Le premier ouvrage qui nous intéresse s'attache essentiellement à la signification politique du Millénaire, à savoir la volonté de la

---

<sup>22</sup> id.

<sup>23</sup> id. 720

Hongrie de montrer l'ampleur des progrès qu'elle a accomplis dans tous les domaines et par là de se démarquer de l'Autriche:

"Depuis l'inauguration de l'ère nouvelle, et malgré les progrès essentiels accomplis par elle, il manquait à la Hongrie une occasion légale et manifeste de s'affirmer indépendamment de l'Autriche (...).

Devant l'étranger surtout, le besoin de cette affirmation devenait de plus en plus impérieux".<sup>24</sup>

Raoul Chelard, auteur de cette "Hongrie millénaire" justifie alors l'utilisation du Millénaire au bénéfice de la Hongrie:

"Cependant il ne fallait pas songer à faire cette manifestation dans des circonstances courantes. La position des Magyars à l'égard de leur voisine est beaucoup trop délicate pour cela; il y a en Autriche beaucoup trop de susceptibilité emmagasinée à leur endroit, le contrat de mariage de 1867 est hérissé de beaucoup trop de subtilités, et les relations extérieures des deux pays sont beaucoup trop indissolublement liées ensemble pour qu'un acte pareil n'eût provoqué immédiatement une réexplosion de tous les vieux soupçons d'anti-dynastisme et de séparatisme".<sup>25</sup>

Voilà donc pourquoi ce Millénaire, glorification de la Hongrie maquillée en fête dynastique permet au pays de manifester sa différence tout en sauvant les apparences loyalistes, la présence du couple impérial et royal à presque toutes les cérémonies en étant la garantie.

L'évolution de la Hongrie est cependant si éclatante dans ces fêtes et en particulier au travers de l'Exposition, que l'auteur conclut tout de même dans le sens qui sera finalement celui de l'histoire: "C'est la jeune Hongrie célébrant le jour de sa majorité!"<sup>26</sup>

Le second ouvrage que j'ai choisi de vous faire découvrir, et duquel j'ai tiré tout à l'heure l'extrait consacré à la ligne de métro, s'intitule *En Hongrie*, paru à Paris en 1897, son auteur en est le Baron Jehan de Witte. Le Millénaire est pour lui également une manifestation avant tout politique, mais dans une dimension différente de celle évoquée par le précédent ouvrage, à savoir la question des nationalités:

---

<sup>24</sup> CHÉLARD, Raoul (1896): *La Hongrie millénaire*, Paris, 304

<sup>25</sup> id.

<sup>26</sup> id.

"Les ambitions de la Hongrie se sont clairement manifestées, l'année dernière, lors des fêtes du Millénaire. (...) Pourtant ce n'est point seulement par vanité patriotique que les Hongrois ont convié le monde entier à célébrer avec eux l'anniversaire de leur installation en Europe. En jetant les millions sans compter pour organiser une Exposition grandiose, en enrichissant à cette occasion la capitale de monuments fastueux, en couvrant le pays d'arcs de triomphe et de statues destinées à glorifier Árpád et les autres héros magyars, le gouvernement de Budapest a eu un but politique".<sup>27</sup>

Il s'agit cette fois donc de donner de la Hongrie une image de grand pays fédérateur des différentes nationalités et de faire croire que celles-ci n'ont d'autre idée que de s'assimiler. Tout cela n'est que de la poudre aux yeux des pays occidentaux qui n'ont aucune idée de la situation des peuples d'Europe centrale et ne se doutent pas du sort qui leur est réservé dans la Monarchie austro-hongroise.

En conclusion, M. de Witte donne la parole aux nationalités elles-mêmes:

"Au mois d'avril 1896 – quelques jours avant l'ouverture de l'Exposition – le comité des trois nationalités (roumaine, slovaque et serbe), réuni à Budapest, dénonçait cette mise en scène trompeuse par laquelle les Magyars veulent prouver à l'Europe que les peuples de la Hongrie sont unis et satisfaits".<sup>28</sup>

Nous avons vu à quel point les Hongrois avaient su se servir de la propagande dans le but de faire de ces fêtes du Millénaire une grande célébration de l'unité de la nation, l'excès inverse existe aussi bien entendu et on en trouve un bon exemple dans une petite brochure éditée à Paris en 1896, œuvre de Jean Ghica. D'origine roumaine, l'auteur prêche pour sa chapelle et s'il mentionne le comité des trois nationalités, il ne développe que la question des Roumains.

Se présentant comme un membre de la société d'Anthropologie, il n'hésite pas à qualifier les Hongrois de sauvages et affirme que la Hongrie indépendante n'existe pas mais n'est en fait qu'une province de l'Autriche. Les fêtes du Millénaire sont qualifiées de prétexte

---

<sup>27</sup> voir note 2

<sup>28</sup> id.

politique et d'imposture qu'il convient de dénoncer afin de faire rendre gorge à des "Hongrois dominateurs" et sans doute sûrs d'eux.

Le ton est tel que l'on se demande jusqu'à quel point l'auteur ne souhaite pas au fond de son cœur que la Hongrie et surtout les hongrois disparaissent:

"Ils y a mille ans que l'Asie a chassé vers l'Europe ces tribus, et depuis lors les populations latines, germaniques et slaves souffrent au milieu d'elles une peuplade asiatique, qui est et sera toujours une cause de troubles dans les relations politiques et un obstacle au développement naturel des populations européennes".<sup>29</sup>

On a donc ici un bon aperçu de ce qu'il était possible de lire sur la Hongrie à l'occasion de son Millénaire, du panégyrique à l'appel au meurtre, qu'il soit permis de douter que le lecteur français, peu informé sur les réalités de l'Europe centrale, ait pu efficacement trier le bon grain de l'ivraie.

#### CONCLUSION

Comme le suggéraient les différents témoignages et récits que nous avons pu citer, les fêtes du Millénaire sont pour la Hongrie une occasion idéale de faire parler d'elle indépendamment de l'Autriche, d'exister aux yeux de l'Europe par ses réalisations qui sont incontestablement celles d'un pays sur la voie de la modernité, en pleine mutation, comme le montre son dynamisme dans des domaines comme l'urbanisme et l'industrie, ce que tous les observateurs s'accordent à reconnaître.

Budapest change de visage tout au long des travaux entrepris en vue ou à cause du Millénaire et il est à noter que comme Paris et ses exposition de 1889 et de 1900, son aspect à la fin du siècle perdure encore de nos jours.

Finalement, le Millénaire de la Hongrie marque pour le pays et surtout pour sa capitale une sorte d'âge d'or, couronné par les années

---

<sup>29</sup> GHICA, Jean T. (1896): *Autour du millénaire hongrois*, Paris, 2

1900 et qui commencera à se déliter dès la crise politique du libéralisme en 1905.

En matière politique justement, ces années sont synonymes d'apogée de la magyarisation et le Millénaire, pris en tant que grande célébration de la nation magyare en constitue une manifestation particulièrement nette. D'un autre côté, la Hongrie, révélant ses contradictions, accentue encore sa pression sur les nationalités, mais les fêtes du Millénaire leur permettent néanmoins de faire entendre leur voix et on a pu constater que l'écho passe assez bien, du moins à Paris, fidèle à ses sympathies à l'égard des Slaves.

A Paris justement, la Hongrie fait parler d'elle, ce qui depuis la révolution de 1848 et l'instauration du Compromis avec l'Autriche, avait été rarement le cas. Du côté officiel, soulignons la qualité des rapports des diplomates qui donnent du pays une image certes positive, se gardant bien de dénigrer le partenaire de l'Autriche avec laquelle la France entretient d'excellents rapports, mais non exempte de critiques quant à l'attitude envers les nationalités.

C'est également l'impression qui domine à la lecture de la presse et des différents ouvrages, à côté des louanges les plus légitimes adressées à la Hongrie, la politique des nationalités fait parfois l'objet de la réprobation la plus féroce, la palme de l'objectivité revenant sans conteste à la *Revue des Deux Mondes*.

Cet épisode a le mérite de faire connaître au public français un pays et une ville qui au début du XIX<sup>ème</sup> siècle pouvaient lui paraître lointains, mais que le nouvel Orient-Express rend proche, Budapest en 1896 n'étant plus très différente de Paris.

Généralement à sens unique, l'histoire des relations franco-hongroises connaît, grâce à la célébration du Millénaire et son retentissement en France, un moment tout à fait privilégié.

## BIBLIOGRAPHIE

### ARCHIVES

Ministère des Affaires étrangères:

Correspondance politique Autriche-Hongrie, volume 565 à 568

Correspondance politique des Consuls Autriche-Hongrie, Consulat Général de Budapest, volume 46

Nouvelle Série, Politique Intérieure Autriche-Hongrie, volume 4 (Hongrie)

### SOURCES IMPRIMÉES

*L'Illustration*, N° du 18 avril 1896 et N° du 25 avril 1896

*Revue des Deux Mondes*, tome 3, 1896, 718-720

*Magyarország történeti kronológiája*, 1848-1944, Budapest, 1983, 792-794

*Die Geschichte Ungarns*, Budapest, 1988, 303

CHELARD, Raoul (1896): *La Hongrie millénaire*, Paris, 356

GELLÉRI, Maurice (1896): *Guide de l'Exposition nationale du Millénaire*, Budapest, 236

GHICA, Jean T. (1896): *Autour du millénaire hongrois*, Paris, 27

HUNYADI, István: "Une agglomération provinciale devient métropole: Evolution de Budapest au XIXème siècle (1790-1914)" in *Etudes Danubiennes* N°2, 1985, 141-167

LUKÁCS, John (1990): *Budapest 1900*, Paris, 326

WITTE, Baron Jehan de (1897): *En Hongrie*, Paris, 53